

## Les Corte-Real et le Nouveau-Monde

Eduardo Brazão

Volume 19, numéro 1, juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302438ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302438ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brazão, E. (1965). Les Corte-Real et le Nouveau-Monde. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 19(1), 3–52. <https://doi.org/10.7202/302438ar>

## LES CORTE-REAL ET LE NOUVEAU-MONDE \*

### AVANT-PROPOS

Ce travail est dédié au Canada et tout particulièrement à Terre-Neuve, sa dixième province. Il coïncide avec le dévoilement de la statue de Gaspar Corte-Real, offerte à la ville de Saint-Jean par la flotte morutière portugaise appelée la "flotte blanche". J'avais eu le bonheur d'annoncer moi-même la nouvelle.

J'ai désiré rappeler à ce grand pays le rôle prépondérant joué par les navigateurs portugais dans sa découverte, et surtout attirer tout particulièrement l'attention sur la figure de Gaspar Corte-Real, englouti par l'océan dans ces côtes de l'Atlantique. À ces fins, il s'imposait de reporter le navigateur dans le cadre de son illustre famille. Je présente ici l'hypothèse qu'il fut le vrai découvreur de Terre-Neuve, *la vieille terre de Corte-Real*, si l'écrivain portugais Gaspar Frutuoso, au XVI<sup>e</sup> siècle, le confondit avec son père, en attribuant à celui-ci la découverte de la "terre des morues", vers 1472. Il s'agit d'une hypothèse pure et simple, jamais démontrée, mais qui s'offre tout de même à la réflexion et à l'étude des savants consacrés, sans passion ni chauvinisme, à la recherche de la vérité dans l'histoire.

Je veux apporter aussi une réponse aux critiques mal fondées que l'argument du silence a provoquées chez des étrangers et même chez certains des nôtres. Cet argument sert quelquefois à expliquer qu'on devait connaître, à cette époque plus qu'on disait, les découvertes par des marins portugais, maîtres incontestés de l'Atlantique aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. La rivalité et la crainte manifestées par les souverains espagnols, et plus tard les délimitations d'Alexandre VI, nous auraient portés à cacher pendant longtemps ce que l'on savait déjà et que l'on a peine à découvrir aujourd'hui. On a combattu cette thèse en prétendant que le

---

\* Deux autres chapitres sur ce sujet paraîtront dans les livraisons ultérieures.

silence était impossible à cause de la collaboration de pilotes étrangers. Nous voulons souligner ici que l'homme des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles n'avait pas la même notion que nous de la fierté nationale. Il servait un prince de son choix avec le même dévouement, la même loyauté et la même exclusivité que nous accordons aujourd'hui à notre propre nation.

Les sources où nous avons puisé pour cette étude étaient déjà bien connues. Du reste, il est difficile, après les recherches et les travaux exhaustifs de Henry HARRISSE et de Ernesto do CANTO, de trouver quelque fait nouveau sur les Corte-Real. Seul notre point de vue peut varier.

Ce que nous savons aujourd'hui confirme notre conviction, comme nous l'avons déjà écrit, que ce furent les Açoréens João Fernandes et Pedro de Barcelos qui découvrirent Terre-Neuve, établissant ainsi le premier contact de l'Europe avec l'Amérique du Nord, *aux temps modernes*, durant cette période qui s'étend peut-être de 1491 au début de 1495. Mais si un jour des renseignements majeurs nous amenaient à la conclusion irréfutable que Gaspar Corte-Real vint découvrir la "terre des morues" vers 1472, au lieu de son père, João Vaz, mentionné par Frutuoso, ce serait alors à celui-là que reviendrait l'honneur d'avoir aperçu le premier, au XV<sup>e</sup> siècle, le nord de ce continent. De toute façon ce seraient des navigateurs du Portugal et des Açores.

Peu de temps après la dernière grande guerre, des Portugais sont venus de nouveau jusqu'à cette terre qu'ils ont adoptée. Et ce sont précisément des Açoréens qui constituent aujourd'hui la grande majorité (peut-être même les deux tiers) de notre groupe, soit plus de 30,000 âmes, essaimant de la Colombie-Britannique, sur le Pacifique, jusqu'aux provinces atlantiques. C'est la première génération, après cinq siècles d'absence. La nostalgie de la patrie lointaine, du ciel bleu et des îles fleuries se lit encore dans les yeux de ces nouveaux arrivés.

Le grand silence blanc de l'époque que nous traversons maintenant et qui se prolonge pour une grande partie de l'année rendra encore plus cruel le souvenir, dans l'âme de nos immigrants,

habitué à la joie des fêtes de la Noël, si généreusement marquées par la tradition portugaise. Lors du réveillon, pour la famille réunie autour de la table recouverte de la nappe de lin, peut-être l'abondance était-elle moins grande, mais moins grande aussi était l'anxiété dans une soumission mieux consentie aux désirs de la Providence; au dehors, il pouvait faire froid, mais les étoiles brillaient au firmament, alors qu'ici, la neige continue de tomber...

*Ottawa,  
en ce jour de Noël 1964.*

## I

### JOÃO VAZ CORTE-REAL ET LE VOYAGE LUSO-DANOIS DE 1472

On répète souvent l'erreur, de nos jours, de croire que l'homme du Moyen-âge ou des Temps Modernes, formé comme nous dans une atmosphère teintée de nationalisme,<sup>1</sup> s'est limité à l'espace restreint de sa patrie et s'y est consacré exclusivement.

Ces époques reculées de l'histoire ignoraient le concept de nation tel qu'il commençait à poindre au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle pour se préciser au XIX<sup>e</sup>. Ce dernier avait même comme principal souci de rassembler, selon leur couleur et leurs caractéristiques, les différentes pièces de l'échiquier européen.

Il y avait d'abord le Prince, qui n'existe plus. C'était le premier entre ses égaux: les nobles en général, qui se partageaient les dépouilles impériales de Charlemagne<sup>2</sup>, centre de la vie à cette époque. L'homme libre, ou non attaché à la terre, pouvait le choisir et lui consacrer ses efforts, ses travaux. Fernão de Magalhães (Fernand de Magellan), un Portugais, n'a-t-il pas aidé à édifier l'œuvre espagnole? Cabot n'est-il pas venu de Venise écrire un chapitre de l'histoire d'Angleterre? Saint François-Xavier, de Navarre, n'a-t-il pas travaillé dans le Patronage portugais de l'Orient, répandant l'Évangile, avec les autres missionnaires, au nom du Portugal catholique? Saint Antoine de Lisbonne n'a-t-il pas, à Padoue, enrichi l'œuvre humble, hu-

maine et chrétienne des Frères mineurs ? Le choix du Génois Christophe Colomb ne s'était-il pas d'abord porté sur le roi du Portugal, puis sur les Rois Catholiques pour mener à bien l'œuvre qui devait revenir aux princes qui l'aidaient en acceptant ses services ? <sup>2a</sup>

Le souverain était le seul maître du sol conquis. Il le partageait à son gré, à divers titres de dépendance, et même jusqu'à complète libération, avec ceux qui avaient agrandi ses domaines, à même les terres voisines ou au-delà des mers.

Les différents souverains qui régnaient alors sur le vieux continent ont établi entre eux des liens de parenté. Ces liens les rapprochaient quelquefois, les associaient même en une œuvre commune de guerres ou de découvertes au-delà des frontières connues. Cela n'empêchait pas, ici et là, la naissance de rivalités et la formation de groupes parmi eux, à la recherche d'un équilibre de forces et de puissance. C'est dans cette perspective que nous devons envisager la présente étude.

\*

\*       \*

Il faut connaître les liens de parenté entre notre famille royale et celle du Danemark, dès le début de la monarchie portugaise (1139) à l'époque des découvertes, pour admettre la possibilité d'un certain voyage au nord de l'Atlantique, en 1472, fruit de la collaboration des deux pays, aux temps de Christian I<sup>er</sup> (1448-1481) et de notre Alphonse V (1438-1481). Ces liens étroits et renouvelés entre les familles, et les contacts souvent amenés par des émissaires des deux pays, expliquent comment les nouvelles de nos voyages et de nos découvertes pouvaient courir si rapidement de Lisbonne à Copenhague, à une époque où les deux villes paraissaient tellement éloignées l'une de l'autre. On comprend mieux également les efforts conjugués entre ces deux points extrêmes de l'Europe à la découverte de nouveaux horizons. Ainsi s'affirme, dès le début de nos explorations, l'intérêt à parcourir les mers du Nord vers l'Ouest.

Notre premier monarque, Alphonse I<sup>er</sup>, ou Alphonse-Henri (1185) n'était pas de sang portugais, c'est-à-dire qu'il n'appartenait pas à ceux qui, depuis longtemps, habitaient le *Comté* hérité de ses ancêtres et devenu indépendant de tout vasselage péninsulaire. Mais il appartenait à une grande lignée, l'une des plus illustres de l'Europe d'alors <sup>3</sup>.

Par son père, le comte Henri, Alphonse I<sup>er</sup> était apparenté aux plus grandes maisons de France, celle des ducs de Bourgogne, celle des Capets. S'il faut en croire les généalogistes, il était descendant direct de Charlemagne et du duc de Saxe, Henri I<sup>er</sup>, empereur de Germanie <sup>4</sup>. Mais il y a davantage, qui nous avait d'abord échappé: Alphonse-Henri comptait une aïeule, Alice ou Adélaïde de Normandie, descendante des rois vikings <sup>5</sup>. Il portait donc dans son sang, du côté paternel, des parcelles de race scandinave.

Sa mère était fille illégitime issue de sang royal, ce qui n'atténue en rien sa haute hiérarchie, dans la péninsule. Elle était fille d'Alphonse VI, du Léon et de Chimène Nuñez de Guzmán, sa cousine au deuxième degré, et petite-fille du côté paternel de Fernand I<sup>er</sup> de Castille et Léon, nièce et petite-fille du côté paternel de Ramire I<sup>er</sup> d'Aragon.

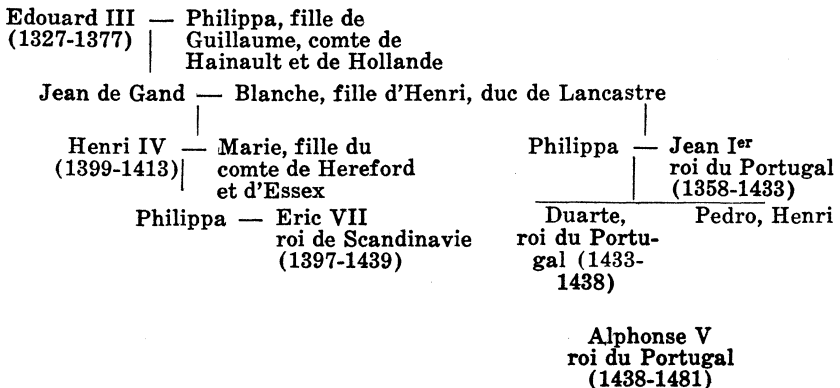
En 1145, Alphonse I<sup>er</sup> épousa Mafalda ou Mathilde de Savoie, élargissant ainsi davantage le cercle de sa famille. C'était notre première reine, fille d'Amédée III et de Mafalda de Albon, sa seconde femme, arrière-petite-fille maternelle du comte Raimond Bérenger I<sup>er</sup> de Barcelone.

Les Savoies appartenaient à une très ancienne et illustre famille <sup>6</sup> qui, pendant longtemps, avait été la souche d'autres maisons régnantes. Ils étaient de plus apparentés à Alphonse-Henri, puisque la sœur de notre première reine, Adélaïde, épousa Louis VI, roi de France. Le père de Mafalda, Amédée III, était fils de Humbert II et de Gisèle de Bourgogne, sœur du comte Raimond, mari de Urraca, tante d'Alphonse-Henri et fille du comte de Bourgogne, Guillaume "tête hardie", oncle et ancêtre de notre monarque.

On peut dire que l'arbre généalogique d'Alphonse I<sup>er</sup> du Portugal embrasse toute la vieille Europe, chargée de ses meilleurs fruits.

Mais sa descendance ne fut pas moins illustre. Son fils et successeur, Sanche I<sup>er</sup> (1154-1211), eut une famille nombreuse: onze enfants légitimes et huit illégitimes. Parmi les premiers, nés de sa femme Dulce de Barcelone, fille de Raimond Bérenger IV, on trouve Bérengère ou Bérenguele, troisième femme de Valdemar II, roi du Danemark. Ce souverain nordique appréciait tellement cette parenté que, après la mort de la princesse portugaise, il maria l'un de ses fils, né de son second mariage et héritier du trône, avec Léonore, fille du roi du Portugal Alphonse II, son beau-frère, qui était le fils de Sanche I<sup>er</sup> et petit-fils d'Alphonse-Henri <sup>7</sup>. Les mères danoises n'avaient donc plus raison de répéter à leurs fils pour les tranquilliser: "Voyez la princesse Bérengère qui s'en vient!".

Mais les unions royales portugaises et danoises s'embrouillaient encore davantage dans une généalogie compliquée: Jean I<sup>er</sup>, fils illégitime de Pierre I<sup>er</sup> et fondateur d'une nouvelle dynastie au Portugal, épousa Philippa de Lancastre, fille de Jean de Gand, fils d'Édouard III d'Angleterre et père d'Henri IV, le premier de la dynastie de Lancastre. Le tableau suivant, aussi simple que possible et dépouillé de tout élément étranger à l'intérêt historique du moment, illustre la consolidation des liens du sang luso-danois:



Ainsi, Éric, duc de Poméranie et plus tard roi de Scandinavie, était cousin en ligne directe<sup>8</sup> de notre "illustre famille" et de ceux qui nous intéressent davantage ici, c'est-à-dire le Régent Dom Pedro et l'Infant Dom Henri. Ce dernier fut le grand inspirateur des découvertes portugaises. Le premier parcourut toute l'Europe, se battant contre les Turcs menaçants, et il connaissait le souverain danois, d'après la cour de l'empereur Sigismond. Alphonse V était le cousin au deuxième degré de ce monarque du Nord. C'est sous son règne que se serait effectué ce voyage, sur l'ordre de Christian I<sup>er</sup>, mais sous l'inspiration du monarque portugais.

De 1375 à 1523, le Danemark a traversé une période d'assimilation scandinave préparée par Marguerite, fille de Valdemar IV et femme de Haakon VI de Norvège. Héritière de son père et survivant à son fils, elle réussit à expulser de la dynastie suédoise les impopulaires Mecklemburg, préparant pour Éric, duc de Poméranie, son neveu et petit-fils, le pouvoir centré sur une coalition nordique que l'on pourrait qualifier d'union personnelle triplique du Danemark, de la Suède et de la Norvège. Cette union politique, bien que toujours ouverte à la succession, cessait d'exister après la mort de Christophe III. Les Suédois élirent alors régent du royaume Karl Knutsson, sous le nom de Charles VIII. Le Danemark, suivi de la Norvège, fit monter sur le trône un parent de famille royale, le comte Christian de Oldenburg, qui fonda la dynastie du même nom (1448-1863). Il régna sous le nom de Christian I<sup>er</sup>.

Alphonse V, fils aîné du roi Duarte et petit-fils de Jean I<sup>er</sup> et de Philippa de Lancastre, régnait alors au Portugal.

\*  
\*     \*

L'Infant Pedro aurait-il fait la connaissance de son parent Éric VII, roi des Scandinaves, pendant son séjour à la cour de l'empereur Sigismond? C'est bien possible, comme le laisse entendre Sofus Larsen<sup>9</sup>.



Bien que son voyage "aux sept parties" ait donné naissance aux légendes et aux histoires fantastiques de Gomez de Santisteban <sup>10</sup>, il n'en mérite pas moins ce commentaire sérieux de Enea Silvio Piccolomini qui devait plus tard ceindre la tiare pontificale sous le nom de Pie II (1458-1464) : "In Portugalia Petrus cognomine infans . . . magni nominis princeps, qui totam ferme Europam peragraverat, suæ virtutis documenta demonstrans . . . interiit, vir magnorum operum et qui olim sub Cæsare Sigismundo stipendia faciens non parvam sibi gloriam in Turcas pugnando parauerat <sup>11</sup>."

Mis au courant, par son cousin, des projets et des succès des navigateurs portugais, ne serait-il pas naturel qu'Éric lui eût remis, pour les porter au Portugal, avec tant d'autres documents importants recueillis à travers l'Europe <sup>12</sup>, la récente seconde édition de l'œuvre géographique de Claudius Clavus <sup>13</sup>, et des cartes, ainsi qu'une description des pays scandinaves et du Groënland? Il aurait accru ainsi la possibilité de passer directement, par voie maritime, de la Norvège à la Chine. Du moins, Larsen le laisse entendre <sup>14</sup>.

Rappelons aussi que le *Livre des merveilles*, du prétendu sir John Mandeville, proclamant, entre beaucoup de fantaisies, la possibilité de la circumnavigation, était lu et commenté à travers toute l'Europe <sup>15</sup>; tout comme celui du fameux vénitien Marco Polo, longtemps auparavant, avait enflammé les imaginations en décrivant les merveilles de l'Orient. Les responsables de la navigation, au Portugal, connaissaient également, la citation de Zurara le prouve abondamment, la *Imago Mundi* du cardinal d'Ailly, que nous avons appelée l'*Aliaco* <sup>16</sup>; de même que l'œuvre géographique du XIV<sup>e</sup> siècle de Gilles le Bouvier dans laquelle on affirme: "Si une nef tiroit tout droit à la longue qu'elle se trouveroit en la terre de Preste Johan <sup>17</sup>."

Il est possible que naquit de cette rencontre, si elle eut lieu, un désir de collaboration entre ces parents aussi étroitement liés.

Ils devaient ensuite suivre les suppositions de Toscanelli <sup>18</sup>, et de Verrazano <sup>19</sup>, s'inspirer de la carte de Monetario à Jean II <sup>20</sup>

pour compléter ce cadre <sup>21</sup>. Non seulement les Portugais et les Espagnols, mais aussi tous les pays maritimes qui les ont imités partageaient cette idée de trouver la voie la plus courte entre l'Occident et l'Orient. Les Musulmans bloquaient alors la route normale du Moyen-Orient; il fallait donc les prendre à rebours, mais sur une distance plus courte. Si vraiment l'Orient existait de ce côté-là de l'Atlantique, abstraction faite de l'Amérique et du Pacifique, on supposait cette route préférable à l'autre contournant l'Afrique. Celle-là était, en réalité, un immense détour, qui diminuait sensiblement les profits qu'escomptaient les vendeurs d'épices. Il est curieux de constater que notre découverte de la route maritime de l'Inde par la côte africaine, le trajet le plus court, en fait, nous ait finalement permis d'atteindre le marché oriental que toute l'Europe recherchait également. Pour l'Inde, d'autre part, cela signifiait la libération, réalisée par nous, Portugais, de toute la côte de Malabar, alors entre les mains des Musulmans dominateurs et oppresseurs des Hindous. C'est un fait historique de grande portée qui, par ignorance ou mauvaise foi, subit encore des interprétations erronées: "Les Portugais, d'après un écrivain contemporain <sup>22</sup>, ont lutté sur les côtes d'Arabie, au golfe du Bengale, en Chaul, à Diu, à Bombay, au Ceylan, pour libérer l'Europe des sectaires de Mafamede, le "faux prophète" (l'un des objectifs de l'entreprise), et permettre aux Hindous de s'organiser."

S'il faut en croire Mandeville, et c'est le cas à ce sujet, si le Groënland des Vikings, redécouvert par les Portugais, se dressait à la pointe de l'Asie, comme, plus tard, la légende de la carte attribuée à Cantino le laissait croire <sup>23</sup>, si Clavus <sup>24</sup>, dans ses cartes et dans son enseignement, donnait une description aussi précise de la position de la Scandinavie, n'était-il pas parfaitement normal que le Portugal désirât la collaboration du Danemark à son entreprise du Nord Atlantique avec ses marins expérimentés — descendants des Vikings — et aussi à nos succès dans le Sud, dans un rayon sans cesse plus étendu sur cet océan appelé la Mer Ténébreuse, d'après la légende arabe <sup>25</sup>?

\*

\* \*

Zurara affirme, dans sa fameuse *Crónica dos feitos de Guinee*, que le Nord a apporté sa collaboration aux explorations de la côte africaine. Cela se passait en 1448. Les Portugais, après une interruption de cinq ans dans leurs explorations africaines suspendues en 1440<sup>26</sup>, reprennent un peu haleine avec les nouveaux perfectionnements de la technique maritime. Ils commencent à utiliser la *caravelle*, bien différente de la *barque*, employée par Gil Eanes pour doubler le cap Bojador, ou du *varinel*, qui transporta Baldaia vers Rio de Oro<sup>27</sup>. Nuno Tristão découvre un cap, qu'il appelle Blanc, et deux ans plus tard, il pénètre dans le golfe d'Arguin. En 1444, Lançarote contourne ce même golfe et Tristão, au cours d'un nouveau voyage, jette l'ancre à l'embouchure du Sénégal. Il poursuit sa route jusqu'en Sénégambie, qui comprend les Guinées actuelles<sup>28</sup>. Au cours de cette même année, Dinis Dias se rend au cap Vert et aux îles voisines de Palma, aujourd'hui Gorée. L'année suivante, le marin de Madère, Alvaro Fernandes, double le cap Vert et se rend jusqu'au cap de Mastos, aujourd'hui *Red Cape*, comme l'identifie Armando Cortesão.

Nuno Tristão, après une vie consacrée à la découverte africaine, mourut en 1446, avec plusieurs de ses compagnons, aux mains des indigènes, en un endroit que l'on croit être les eaux limitrophes de la Gambie, ou celles de Salum, comme les chroniques de l'époque appellent alors le Rio Grande (aujourd'hui appelé Géba)<sup>29</sup>.

Il faut ajouter aux noms de ces compatriotes martyrs celui du Danois que Zurara appelle Vallarte<sup>30</sup>, et João de Barros, Ballarte. Le chroniqueur des *Décadas de Asia* écrit : "Desejando Ballarte, de se experimentar em as deste descobrimento, auendo lizença del Rey da Dinamarca, veo ter a este Reyno encomêdado ao Infante dō Henrique"<sup>31</sup> ("Comme Ballarte a voulu participer à ces découvertes, avec autorisation du Roi de Danemark il est venu à ce Royaume avec des lettres de présentation adressées à l'Infant Henri"). Le nom que lui donnent nos chroniqueurs est évidemment une adaptation portugaise. Sofus Larsen préfère Wollert, qui s'emploie encore aujourd'hui comme prénom

en Norvège. Ce serait en réalité une adaptation danoise du mot allemand Walter <sup>32</sup>.

On mit une caravelle sous son commandement. Celui qui venait de si loin pour participer à l'épopée portugaise connut cependant le triste sort de Nuno Tristão: il fut assassiné par des nègres sur le territoire de la Sénégambie. L'Infant Henri l'avait chargé d'établir un contact avec le roi de cette région, reliée au cap Vert, et que l'on croyait être un puissant souverain chrétien. L'accompagnait, Fernando Afonso, chevalier de l'Ordre du Christ, gouverné alors par Dom Henri. Six mois après son départ de Lisbonne, la caravelle de Vallarte arrivait à l'île de Palma, à proximité du cap Vert. En mettant le pied sur cette terre, appelée Abram par les indigènes, Vallarte et ses hommes tombèrent aux mains des nègres *jalofo*s.

Jaime Cortesão <sup>33</sup> admet l'hypothèse que la venue de Vallarte à la cour de Lisbonne "se rattachait aux explorations atlantiques à l'ouest des Açores, à la recherche d'*Antília*, des *Sept Cités* et de l'île de Satanazes". De notre côté nous croyons, sinon à la rencontre des deux proches parents portugais et danois, du moins au fait que les nouvelles de nos découvertes avaient atteint les cours du Nord. À Lisbonne, des espions de toutes sortes suivaient de très près notre œuvre d'une importance primordiale pour l'économie européenne d'alors, et pour l'esprit évangéliste qui soufflait sur la chrétienté à la fin du Moyen-âge et au début des Temps Modernes. Ils pouvaient ainsi satisfaire aux curiosités non seulement des Espagnes, alors nos seuls véritables rivaux, mais aussi de toute l'Europe, où des récits de voyages, auxquels nous avons déjà fait allusion, stimulaient les imaginations et ouvraient de vastes horizons à un continent appauvri.

Duarte Leite ne croit pas que ce fut l'Infant Henri, comme le prétend Zurara, qui organisa le voyage du Scandinave, mais plutôt l'Infant Pedro. Cette opinion est d'ailleurs partagée par José Bragança (responsable de la seconde édition de la *Crónica*, de Zurara, en 1937) et par Vitorino Godinho, et contredit par le Père Dias Dinis (qui commenta la troisième édition de ladite

chronique en 1949). Voyons donc ce qu'écrivit le fameux historien et diplomate: "Il est exact que Zurara, relatant le voyage de Vallarte, déclare au chapitre 94, qu'il fut envoyé par Dom Henri au cap Vert afin d'y rencontrer un certain souverain que l'on croyait chrétien, et le persuader de participer à la guerre, à laquelle continuerait de collaborer le roi Alphonse, qui régnait alors au Portugal, et lui en son nom. Il est évident que les mots en italique ne se rapportent pas à Henri, qui n'a jamais régné au Portugal, mais au régent Pedro. Ainsi, la chronique attribue au premier infant l'organisation de l'expédition.<sup>34</sup>"

Nous avons déjà dit <sup>35</sup> que les chroniqueurs, loin de trahir la triste réalité de la vie à travers les âges, s'y soumettent, généralement, plus qu'on ne saurait espérer.

On peut présumer que l'Infant Henri connaissait par Vallarte, si ce n'est par son frère Dom Pedro, au retour de son voyage et après une rencontre possible avec le roi du Danemark, son cousin, à la cour de Sigismond, la situation de la Scandinavie et du Groenland, presque inconnus alors en Europe. Cette dernière région était considérée comme une espèce de pointe de l'Asie. On peut donc supposer que Dom Henri avait alors songé à explorer le passage vers le Nord afin d'atteindre l'Orient en contournant la côte occidentale du Groenland; ce qui s'est réalisé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle seulement.<sup>36</sup> Une intuition aussi géniale nous semble invraisemblable! Mais nous croyons néanmoins à la tentative des Portugais, bien avant Colomb, d'atteindre, par l'Occident, les terres convoitées par les vendeurs d'épices. D'où tous ces voyages tentés par le Portugal, par l'Espagne ensuite et par d'autres pays alors moins avancés que ces deux-là au point de vue navigation, comme l'Angleterre et la France, pour découvrir, après une longue et pénible expérience, si ce vaste continent sur lequel on se heurtait ne constituait pas une espèce de pont vers l'Extrême-Orient. Il n'existe pas non plus par le Nord de route d'accès à l'ancien monde. Nous croyons donc que les chefs des explorations maritimes des Portugais étaient à la recherche de deux routes possibles pour atteindre les terres décrites par Marco Polo: soit celle qui contournait l'Afrique, trajet déjà

entrevu par Lull et Marinus Sanuto, et aussi la route de l'Occident à laquelle font allusion Pedro d'Ailly, que nous appelons l'Aliaco, de même que Mandeville, Toscanelli et Claudius Clavus.<sup>37</sup> Aucune de ces hypothèses ne fut rejetée: c'est ainsi que s'établit le contact avec les rois du Nord. Alphonse V envoya à Christian I<sup>er</sup> une lettre, datée le 11 juillet 1461, publiée par Hans Knudsen, en 1856, et plus tard par Christensen, en 1914, reproduite par Ernesto de Vasconcelos en 1924, au Portugal, et par Larsen en 1925.<sup>38</sup> Il nous appartenait de la signaler.

En 1453, Constantinople tombe aux mains des infidèles et le pape, alarmé par la menace turque, demande l'aide des rois chrétiens en envoyant au Portugal, en 1459, un ambassadeur porteur de lettres destinées à Alphonse V. L'esprit de la croisade était très vivant au cœur de tous les Portugais. Une importante expédition partait bientôt de la côte de l'Algarve pour aller enlever aux Maures l'importante ville d'Alcazar Seguer (1458). Or, la lettre du monarque portugais au souverain du Danemark<sup>39</sup>, en plus de l'importance qu'elle accorde aux liens de parenté avec la cour scandinave (ce qui, croyons-nous et nous y revenons, explique l'intérêt envers cette exploration occidentale de l'Atlantique Nord) révèle l'existence d'un héraut de Christian I<sup>er</sup>, appelé Laaland, dans l'attaque aux terres des Maures, infidèles comme les Turcs, et plus à notre portée. Il commence par se nommer: "Alphonse, par la grâce de Dieu, roi du Portugal et de l'Algarve, souverain de Ceuta et d'Alcazar, en Afrique", et il ajoute qu'il lui fut très agréable d'entendre de la bouche du héraut danois Laaland (ou Looland) les souhaits de bonne santé que lui envoyaient le monarque du Nord, la reine et les princes. "Plusieurs fois lui avons-nous demandé, dit-il, de nous décrire votre pays, et toutes ses possessions qui le rendent célèbre entre tous les pays d'Europe. Et il nous a donné une description avec tant de détails et de couleur que nous croyions voir le royaume du Danemark de nos propres yeux. Vous apprécierez certainement la valeur de votre sujet, mais nous voulons cependant vous relater ses mérites et ses actions qui seront pour vous des nouveautés. Ainsi, au cours des nombreuses batailles que nous avons livrées

aux Maures infidèles, sous le commandement du comte de Viana, commandant de notre cité d'Alcazar, en Afrique, et chef de notre armée, tout comme au cours des incursions que faisaient nos hommes de guerre à travers ces pays, en brûlant certaines villes, mettant les autres à sac et faisant nombre de captifs, votre héraut Laaland a affiché tant de bravoure, qu'il s'est bien montré le vassal d'un prince aussi illustre. Pour cette raison et à cause de la façon courtoise avec laquelle il s'était conduit avec nous, je l'ai armé chevalier à son retour d'Afrique après que le chef de notre armée nous a informé de son courage et de sa bravoure, au cours de cette guerre.

Je vous demande donc, grand Prince, pour cette raison, de lui montrer votre grâce et votre faveur en tout ce que vous croyez se rapporter à son élévation et à son honneur, et tout ce que vous voudrez bien accorder de poids à notre demande adressée à Votre Altesse."

Ce document, présenté dans la traduction libre que nous offrons ici, était signé en Sintra: "Sintrie die Julii anno domini 1461 — *El Rey — Aluarus*".

L'intérêt mutuel d'un tel rapprochement est évident, mais il l'est peut-être davantage pour nous parce qu'il nous indique comment découvrir la route la plus courte vers l'Orient qu'on supposait, à cette époque, en direction du nord-ouest de l'Atlantique — la route des Vikings.

\*

\* \*

En 1909, Luis Bobé publie une lettre de Carsten Grip, bourgmestre de Kiel, datée le 3 mars 1551<sup>40</sup> et adressée au roi Christian III. Elle annonçait l'envoi d'une carte décrivant un voyage fait par le Danemark dans l'Atlantique Nord, aux temps de Christian I<sup>er</sup>, à la demande d'Alphonse V, roi du Portugal. On avait découvert alors, je crois, la clé de toutes les prétendues hypothèses formulées au sujet des intentions de l'Infant Henri et de ses successeurs, dans l'orientation de nos découvertes. Il ne semble subsister aucun doute aujourd'hui que les Portugais

s'étaient rendus au Danemark, bien avant le voyage de Colomb, ne fût-ce que pour éviter des problèmes délicats avec l'Espagne, afin de tenter un voyage aux Indes par l'Atlantique Nord. Dans un travail récent <sup>41</sup>, nous avons déjà démontré qu'au moyen de la magnifique déduction et de la preuve cartographique présentées par Armando Cortesão, nos navigateurs auraient également atteint les Antilles, avant tous les autres Européens.

Il semblait y avoir quelque doute, au début, à l'effet que cette exploration luso-danoise se serait rendue jusqu'au *Nouveau Monde* <sup>42</sup>, comme certains le prétendent. De toute façon, ce ne serait pas impossible. Il importe surtout de savoir si Alvaro Martins Homem et João Vaz Corte-Real, le père des frères Corte-Real perdus dans les environs de Terre-Neuve, auront participé à ce voyage. Cela semble évident, à première vue.

Il nous reste à approfondir, avec la découverte de Bobé, complétée par l'étude de Larsen, si Christian III désirait que Grip lui procurât à l'étranger certains livres et des cartes de navigation. Celui-ci mentionne qu'il en a cherché, en se référant à un atlas de l'Islande et d'une partie du Groenland. Tout indique qu'il s'agissait d'une copie d'une partie de la *Carta Marina* de la Scandinavie, d'Olaus Magnus, publiée à Venise en l'an 1539 <sup>43</sup>, et complètement disparue plus tard. Le professeur Oscar Brenner en découvrit l'unique copie connue à la Münchener Staatsbibliothek et la publia en 1888 sous le titre "Die ächte Karte von Olaus Magnus vom Jahre 1539", dans *Forhandlinger i Videnskabselskabet i Christiania*. Olaus a tenté d'expliquer les différentes cartes qu'elle contient dans un bref résumé de son propre atlas, en latin, et également, mais avec plus de détails, en italien et en allemand. Ces deux derniers sont connus: le premier sous le nom abrégé de *Opera Breve* et l'autre, *Ain kurze Auslegung und Verklerung der neuen Mappen von den alten Goettenreich*.

D'après Larsen et A. Bjornbo <sup>44</sup>, il semble exister une correspondance considérable entre ces mémoires et le récit de Carsten Grip. On y raconte que Diderik Pining et Hans Pothorst, les *pirati del mare*, de la version italienne, furent envoyés en



Atlantique-Nord par Christian I<sup>er</sup> à la demande du roi de Portugal. Quand Grip affirme que l'Islande serait deux fois plus considérable que la Sicile, ou parle des attaques esquimaudes, cela concorde parfaitement avec les descriptions d'Olaus.

Les deux marins, chefs de l'expédition, étaient des hommes connus pour leurs talents militaires. L'un d'entre eux, Pothorst, est même représenté dans une fresque de l'église de Santa Maria de Elsinore<sup>45</sup>. Svannings parle d'eux dans un certain passage que Larsen traduit de cette façon :

“And having choosen to chiefs the most experienced men, who had gained their renown and esteem in naval fightings and among these Pining and Pothorst, who were equally experienced seamen and well renowned pirates and who had long been in his father King Christiern's service as warriors, King Hans sent them out on the North-Sea to fight against the pirates, who long had plundered the danish merchands.”

Nous sommes d'accord avec certaines conclusions du travail de Sofus Larsen auquel nous avons fait allusion. D'autres, cependant, nous laissent plutôt incrédule, surtout lorsqu'il tente de démontrer que Gaspar Frutuoso n'a rien inventé quand il mentionne João Vaz Corte-Real comme le découvreur de la *Terra dos Bacalhaus* (Terre des Morues), sans doute Terre-Neuve. Il cherche, d'autre part, à inclure le nom de ce navigateur dans l'expédition de Christian I<sup>er</sup>, ce qui est douteux malgré la preuve établie qu'étant d'inspiration portugaise, cette expédition devait tout de même comprendre un ou quelques-uns de nos navigateurs.

En 1590, Gaspar Frutuoso, dans son livre *Saudades da Terra*<sup>46</sup>, écrivait avec une certaine fierté : “E vindo João Vaz Corte Real do descobrimento da Terra Nova dos Bacalhaus, que por mandado de el-rei, foi fazer, lhe foi dada a capitania d'Angra da ilha Terceira.” (“João Vaz Corte Real venait de découvrir la *Terre Neuve des morues*, sur l'ordre du Roy. Alors il a reçu la capitainerie d'Angra dans l'île de Terceira”). Plus tard, le Père Antonio Cordeiro, dans son *Historia Insulana*, écrite au début du

XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>47</sup>, copie ce renseignement et même ajoute le nom d'un autre navigateur: Alvaro Martins Homem: "Que Vinhão da terra do Bacalhau que por mandado del-rey de Portugal tinham ido descubrir" ("Venaient de la *Terre des morues* qu'ils ont découverte sur l'ordre de leur Roy"). Cependant Henrique Braz démontre que Frutuoso se réfère également au second de ces personnages, contrairement à ce qu'affirmaient Ernesto do Canto et beaucoup d'autres qui ont abordé le sujet et adopté ce point de vue. Une partie de ce manuscrit n'a pas été publiée alors. <sup>48</sup>

Dans tout ceci, une chose semble cependant certaine, c'est qu'une partie de l'île Terceira, soit l'Angra, rendue vacante par la disparition de son premier donataire Jacome de Bruges, assassiné, à ce qu'on croit, par le navigateur Diogo de Teive, a été concédée à João Vaz Corte-Real; et l'autre partie, la Praia, a été donnée à Martins Homem. L'acte de concession, en date du 2 avril 1474, était signé par Dona Brites, veuve de l'Infant Fernando, duc de Vizeu, frère de Alphonse V, mort très peu de temps avant cette date. Elle était la tutrice de son fils Diogo, héritier par son père de la dignité de Magistère de l'Ordre du Christ, avec juridiction sur les îles des Açores. Et l'on disait alors: "E considerando eu d'outra parte os serviços que João Vaz Corte Real, fidalgo da casa do dito Senhor meu filho, tem feito ao Infante meu Senhor seu padre que Deus haja, e depois a mim, e a ele . . . em galardão dos ditos servicios lhe fiz mercê . . ." <sup>49</sup> ("Considérant d'autre part les services par João Vaz Corte Real, gentilhomme de la maison de Monsieur mon fils, a rendu à son père, déjà décédé, et ensuite à moi-même et à lui, je lui ai concédé . . .").

Henry HARRISSE, qui n'accepte pas la thèse soulevée par les assertions de Frutuoso, formule l'observation suivante: "Ce n'est pas en allant à la recherche des terres nouvelles et en revenant sans avoir atterri que João Vaz a bien mérité de la veuve et du fils de son ancien maître. Ce n'est guère non plus une tentative avortée que dona Brites a voulu récompenser. Ce qu'elle rappelle en une formule d'ailleurs banale et de chancellerie, ce sont les

services rendus à toute sa famille par João Vaz Corte Real, alors qu'il était *Porteiro Mór* de Fernando, duc de Viseu, son époux <sup>50</sup>."

\*

\*      \*

João Vaz Corte-Real semble descendre d'une de ces familles de grande lignée venues au Portugal pour aider Alphonse-Henri à "enlever Lisbonne aux Maures" <sup>51</sup>. Les généalogistes suggèrent même un nom: Raymond de la Coste, descendant des Frotier, humble rameau de la maison de Bourgogne <sup>52</sup>. Mais, comme le souligne Antonio de Lima <sup>53</sup>, le premier membre de cette famille que la noblesse reconnaît est vraisemblablement Vasco Annes ou Vasqueanes da Costa, "mui honrado de Tavira" ("Noble très honoré de Tavire, ville de la province de l'Algarve"). Dom Fernando régnait alors et l'on dit que ce gentilhomme de l'Algarve, mentionné par le grand chroniqueur Fernão Lopes, était un partisan du futur Jean I<sup>er</sup> <sup>54</sup>.

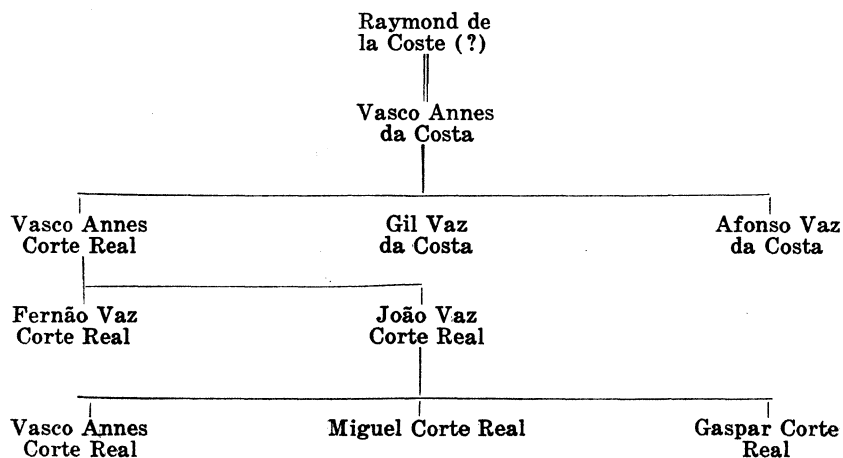
Le nom de Corte-Real apparaît seulement avec celui du fils aîné de ce Vasco Annes qui avait deux frères qui s'appelaient simplement Gil Vaz da Costa et Afonso Vaz da Costa.

Mais nos généalogistes et nos poètes s'arrêtent beaucoup plus à ce premier Corte-Real que sur ses ancêtres. Chacun commence par expliquer l'origine d'un tel nom. Xisto Tavares <sup>55</sup>, par exemple, assure: "Vasqueanes Cortereal, fils de Vasqueanes, s'appelle Corte-Real parce qu'il a reçu ce nom du roi Duarte dont il était domestique et intime, et parce qu'il était très hospitalier pour les gens de la cour." Antonio de Villasboas <sup>56</sup>, un autre généalogiste, affirme: "Nome que lhe deu El Rey D. João Primeiro, pela facilidade com que se offereceo ao desafio dos cavaleiros de Inglaterra" ("Nom que lui a donné le Roi Jean I<sup>er</sup> parce qu'il s'est offert pour combattre les douze d'Angleterre, dans un fameux tournoi chanté par Camoëns"). Frutuoso, confondant Vasco Anes avec João Vaz, écrivait, au sujet de celui-ci, ce que l'on devrait attribuer à l'autre: "Certains disent que c'est pour donner du lustre à la cour du Portugal que le roi lui a donné ce nom de Corte-Real en déclarant que sa cour était royale lorsqu'il s'y trouvait." <sup>57</sup>

On voit comme il est ardu pour un historien de s'appuyer sur les généalogistes lorsqu'il s'agit de vérifier l'exactitude d'un fait passé.

Alcade de Tavira et de Silves, gouverneur d'Algarve, député aux cours de Lisbonne qui proclamèrent roi le Maître d'Aviz (1384), Vasco Annes Corte-Real se distingue à Ceuta comme étant, les chroniques l'affirment, "O primeiro homẽ que foy dentro"<sup>58</sup> (le premier des soldats portugais qui a entré dans la ville assiégée). C'est pourquoi le timbre de ses armes représente "hum braço armado com huã lança de ouro, de ferro da sua cor, com bandeira de prata de duas pontas, com troçaes de ouro"<sup>59</sup> (un bras armé avec une lance d'or arborant un fanion argenté). C'était en récompense de ses hauts faits. La légende dorée médiévale en fait un des compagnons de Magriço, chanté par Camoëns.

Harrisse soumet l'hypothèse qu'il y eut non pas un mais deux Vasco Annes Corte-Real, père et fils. Mais à l'appendice d'une de ses œuvres, ayant découvert de nouvelles sources, il donne le premier Corte-Real comme père et non comme aïeul de João Vaz.<sup>60</sup> Voici donc l'arbre généalogique de nos héros que nous présentons ici, avec toutes les réserves nécessaires dans le cas des généalogies dépourvues de documentation sérieuse :



Certains prétendent que la famille de Vasco Annes Corte-Real était illégitime; d'autres, le contraire. Peu nous importe puisque cette précision généalogique est secondaire.

Harrisse décrit João Vaz comme "un homme avide, injuste et cruel" <sup>61</sup>, à cause de la façon dont il a conduit certains procès dans l'île Terceira, mais on oublie la mentalité et les usages d'une époque rude et aventureuse. Il remplissait des fonctions importantes à la cour portugaise: il fut Grand chambellan de Fernando, duc de Vizeu; en 1474, il était, comme on le sait déjà, capitaine et donataire de Angra dans île de Terceira; par la suite, soit le 4 mai 1483, il obtint le même poste dans l'île Saint-Georges, confirmé le 5 avril 1488 <sup>62</sup>.

D'après Drumond <sup>63</sup>, João Vaz se serait consacré au commerce et à l'agriculture, construisant également des fortifications, un hôpital, et créant des œuvres de bienfaisance dans les deux îles. C'était un gentilhomme de la cour qui s'installait dans les nouvelles possessions portugaises d'outre-mer, jetant ou consolidant les bases de la fortune de sa noble famille.

Mais pour d'autres, comme le déclare un généalogiste renommé, João Vaz "parcourut les mers sur des navires de corsaires, et se rendit à Galiza enlever la très jolie Maria de Abarca, née dans ce lieu d'Abarca dont parle le Frère Prudêncio de Sandoval, de la lignée des Astorgas, fondée par le roi Sancho Abarca ou sa patrie..." <sup>64</sup>.

Un passage dans l'œuvre de Manso de Lima, et également cette citation de Frutuoso où l'on déclare qu'"il fut un grand aventurier de la mer et il n'y en avait pas de plus grand dans tout le royaume" <sup>65</sup>, nous portent à ranger João Vaz Corte-Real parmi les grands navigateurs courageux du XV<sup>e</sup> siècle. Mais est-ce bien là la place qui lui revient? <sup>66</sup>

\*

\*            \*

Que le voyage luso-danois se soit réalisé entre 1471 et 1472, il n'en subsiste aucun doute; que des marins portugais y aient

participé, voilà qui est très naturel: nous avons l'habitude d'échanger nos guerriers et nos marins avec le Danemark, et nous avons le plus grand intérêt à chercher, par l'Occident, la terre des épices. De là le rapprochement avec la cour d'Elsinor. Du reste, cette exploration avait été faite à la demande d'Alphonse V.<sup>67</sup>.

Cependant, nous n'avons trouvé jusqu'aujourd'hui aucune preuve convaincante que João Vaz et Martins Homem y aient participé ni même, comme le dit Larsen, qu'une expédition aussi hasardeuse ne se soit limitée à explorer les côtes du Groenland ou qu'elle ait atteint la calotte glacière américaine. On note d'ailleurs que la preuve négative d'une telle assertion ne suffit pas à l'écarter entièrement. Que Behaim, parent et contemporain de João Vaz <sup>68</sup>, vivant dans l'île de Faial, n'ait pas immortalisé le voyage sur son globe terrestre, cela ne signifie rien. De même, aucun contemporain portugais ou étranger n'a transmis ou signalé sur les cartes que Vasco de Gama avait navigué le long de la côte orientale de l'Afrique avant son voyage mémorable, ce que nous connaissons maintenant. Mais si l'expédition avait réussi à contourner le cap Farewell, au Groenland, en passant par la côte ouest, il est naturel qu'elle ait été entraînée par des courants ou des tempêtes vers le continent américain. La chose se serait produite dans le cas des Irlandais, des Vikings et de nos Açoréens João Fernandes et Pedro de Barcelos.

S'agirait-il d'un secret de famille, conservé par João Vaz afin que ses fils héritent de son œuvre, comme certains le prétendent? <sup>69</sup> Avec Martins Homem, au courant de l'entreprise puisqu'il y avait participé ainsi peut-être que d'autres marins des Açores qui les avaient accompagnés? Tout cela m'apparaît peu convaincant. Cependant, secret bien gardé à cause de la crainte de la concurrence espagnole, même à quelque 20 ans des bulles d'Alexandre VI, ce serait bien possible. L'effet de ces conflits de juridiction, bien regrettables, avait déjà été amplement démontré aux Canaries, 130 ans auparavant.

La preuve établie quant au nom de João Vaz sur les cartes anciennes constitue pour Duarte Leite "le seul argument

apparemment solide". On y voit très bien, inscrit à l'extrême nord du Nouveau Monde: *Trrra de Jã Vaz.*, *b. de Jã Vaz*, et même un *rio de João Vaz*<sup>70</sup>, sur l'une des cartes de l'atlas de Fernão Vaz Dourado, en date de 1571; dans un autre fait à la demande d'Henri II; également sur le fameux planisphère de 1569, attribué à Gerhard Mercator; et enfin sur celui de 1534, d'origine portugaise, de la bibliothèque Riccardiana.

Quelques historiens interprètent l'appellation *Vaz* comme une abréviation de *Alvarez*, c'est-à-dire João Alvares Fagundes, le seul Portugais connu, jusqu'à nos jours, qui ait tenté de coloniser une partie de ces régions canadiennes, mais beaucoup plus au sud. Duarte Leite n'accepte pas cette interprétation.<sup>71</sup> Il peut y en avoir une autre: peut-être s'agit-il du nom apposé sur des endroits géographiques jusqu'alors inconnus, soit un véritable baptême, par Gaspar ou Miguel, en hommage à leur père.

João Vaz Corte-Real était-il un gentilhomme campagnard ou le navigateur audacieux des mers du Nord? Il peut avoir été l'un et l'autre. Être navigateur, à l'époque dorée du Portugal, ajoutait du lustre à la noblesse et lui apportait la fortune qui, jointe au passé glorieux d'une famille, assurait à ses descendants une vie sinon opulente, du moins aisée. Les origines de la plus solide aristocratie portugaise remontent jusqu'aux découvertes et à l'administration de nos territoires d'outre-mer.<sup>72</sup>

Devons-nous prendre à la lettre les allégations de Frutuoso, qui confondait João Vaz avec Pedro Alvares Cabral, Vasco Annes Corte-Real et d'autres?: "E alguns querem dizer que descobriu (João Vaz) a mesma ilha Terceira e algumas partes do ponente, e do Brasil, Cabo Verde, onde foi primeiro, que houve vista da ilha do Fogo e deu nova do que continuamente de si lançava; e, vindo do ponente, descobrira a ilha Terceira e a de S. Jorge . . ." <sup>73</sup> ("Et certains disent qu'il (João Vaz) a découvert l'île Terceira, le Brésil, Cap Vert . . ."). Un peu plus avant dans le texte, il le fait même chevalier de la Jarretière, qu'il appelle quelquefois *Gorrotea!*

Devons-nous superposer la figure de João Vaz sur celle du prétendu pilote scandinave Jean Scolvus, qui aurait accompli un voyage vers cette époque, et les considérer comme une seule et même personne ? Pure fantaisie d'une imagination fertile.<sup>74</sup>

Devrons-nous conclure qu'il existe une abondance de preuves du voyage de 1471-1472 dans l'Atlantique-Nord par des Portugais et des Danois pour les raisons suivantes : la présumée connaissance de la rencontre possible de l'Extrême-Orient dans cette autre partie de l'Atlantique : l'extrémité réelle de l'Orient serait le Groenland pointant vers l'Atlantique ; et l'expérience et la connaissance des Danois de ces mers. Ne descendaient-ils pas des légendaires Vikings, familiers du Groenland et de l'Islande qui auraient touché ce qui devait être le Nouveau Monde, ou le "très ancien monde", comme le racontent les sagas ?<sup>75</sup> Il deviendra tout naturel, alors, à cause des liens étroits de parenté entre les deux maisons régnantes du Portugal et du Danemark, qu'elles désirent associer leurs vastes expériences. On ne saurait minimiser non plus la rivalité maritime, entre le Portugal et les Espagnes, qui aurait poussé notre pays à trouver une tierce puissance responsable des nouvelles découvertes possibles, d'une exceptionnelle importance, bien que nous eussions tenté, par la suite, de prendre possession de ce qui pourrait devenir le motif de litige entre Lisbonne et Copenhague.

Telle est la vérité bien établie. L'autre reste cependant à déchiffrer et à définir dans sa marche véritable. Toutes les hypothèses présentées peuvent se révéler sérieuses et dignes de foi, mais elles ne sont pas complètement éclaircies. Il existe des ombres et des passages obscurs. Le Portugal n'a pas besoin de dorer son blason avec des métaux faux ou douteux. Un grand poète portugais a écrit un jour : "*Os Nibelungos meus estão vivos na história*"<sup>76</sup> ("Mes Nibelungen sont vivants dans l'Histoire").

Avec tous ces éléments, ce voyage et tant d'autres expéditions portugaises au nord de l'Atlantique au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, est-il possible de douter encore que ce furent les nôtres



qui, les premiers, arrivèrent au Nouveau Monde par les Antilles, le Brésil et le Nord du continent américain ? Il est certain que, bien supérieure à la découverte elle-même fut la fondation de Vera Cruz, y enfonçant ses racines, lui donnant une âme, de la vie et des frontières naturelles qui, jusqu'aujourd'hui, ont délimité le territoire national du Brésil. Les Espagnols ont d'ailleurs fait la même chose dans leurs Amériques. Deux grands pays créateurs ont su mêler les races et les cultures, créant un type caractéristique, humain et chrétien. Mais la découverte n'en est pas moins glorieuse pour autant. Elle fait briller le nom de celui qu'elle atteint. C'est de cela que nous nous réclamons, en nous appuyant sur la vérité historique pour, une fois encore, réclamer les droits du Portugal, vieux de huit siècles, qui continue la lutte, avec la vigueur de la jeunesse, au nom de la justice et de la vérité !

Il y a une foule d'éléments qui peuvent et doivent appuyer une telle assertion. Rappelons, pour terminer, la carte très discutée attribuée à Colomb par Charles de la Roncière et qui, selon Jaime Cortesão, date certainement de 1492. L'illustre chercheur de nos découvertes ajoute<sup>77</sup> : "tant dans la description partielle de l'Atlantique que dans la petite mappemonde qui l'accompagne, figure, vers le nord-ouest des Açores, un groupe de trois îles appelées les "Sept cités", et l'une des légendes y ajoute encore en disant qu'elles étaient alors une colonie portugaise." De même, ici, on trouve trois îles, au lieu d'une seule, ce qui représente un autre effort pour adapter la réalité à la légende. De plus, la configuration générale des trois îles se rapproche des lignes schématiques de Terre-Neuve. Le commentateur de la carte lui-même, Charles de la Roncière, après avoir vérifié l'extraordinaire coïncidence de la position des Sept Cités avec celle de Terre-Neuve sur la carte appelée Cantino (1502), affirmait : "La carte de Colomb nous révèle ainsi le secret de la découverte de Terre-Neuve par les Portugais".<sup>78</sup>

Le nom de notre João Vaz serait-il vraiment relié à une telle entreprise ?<sup>79</sup> Jusqu'à preuve absolue du contraire, nous continuons de considérer João Fernandes et Pedro de Barcelos comme les véritables découvreurs du nord de l'Amérique, de cette vaste

région qui s'étend sur l'Atlantique et qui appartient au Canada actuel. L'immense zone du Labrador ainsi que tous ces noms de fleuves, de baies et de caps ne peuvent qu'attirer l'attention du passant, distrait et indifférent, sur les hauts faits des Portugais dans cette partie du monde.

(à suivre)

EDUARDO BRAZAO,  
ambassadeur du Portugal  
au Canada.

<sup>1</sup> Georges Burdeau, (*Traité de Science Politique* (Paris 1949), II: 96, "L'Etat",) écrit: "la nation est d'abord un sentiment d'une solidarité qui unit les individus dans leur volonté de vivre ensemble."

L'auteur n'établit aucune distinction entre les mots nation et patriotisme: "J'avoue, quant à moi, ne pas savoir les dissocier"; et il ajoute: "le patriotisme, c'est l'amour des caractères nationaux et ceux-ci se trouvent aussi bien dans la courbe des horizons familiers que dans les cadences raciniennes, dans l'émotion qu'éveille le seul nom de Verdun comme dans la qualité des joies que procure Debussy ou Fauré. On peut aimer ailleurs que chez soi et le patriotisme ne tient pas à ce que l'on aime, mais à la manière dont on aime."

De leur côté, Jean Brunhes et Camille Vallaux, (*La géographie de l'Histoire* (1921), 120) affirment: "Une nationalité est constituée par un groupe humain dont la cohésion résulte d'une communauté de sang ou de langue ou de religion. La nationalité tend à conquérir une conscience politique qui l'achemine à devenir une nation. La nation elle-même tend à s'installer sur un territoire qui lui soit propre... elle tend à affirmer son existence... par cette consécration organique supérieure qui en fait un Etat."

Georg Jellinek, (*L'Etat moderne et son droit*, trad. franç., (Paris, 1913), I: 204), maître incontesté de la science politique, formule également ces appréciations très lucides: "Les nationalités ne sont pas des formations spontanées et naturelles, mais des formations historico-sociales"; et à la page 207: "... Il semble donc impossible de donner de la nation un critérium unique, fixe et objectif. On ne saurait le chercher non plus dans des combinaisons déterminées de plusieurs des éléments que nous avons passés en revue (tels la langue, la religion, l'Etat, Etc.). Il apparaît donc que la nation n'a pas une réalité extérieure et objective. Elle rentre, bien plutôt, dans la catégorie de ces grandes manifestations sociales qu'on ne saurait déterminer à l'aide de mesures et de moyens d'appréciation extérieurs. Elle est quelque chose d'essentiellement subjectif et comme la résultante d'un certain état de conscience. Un grand nombre d'hommes prennent conscience qu'il y a entre eux une multitude d'éléments de civilisation communs, et que ces éléments leur sont propres; ils savent aussi qu'ils ont le même passé historique; par là ce groupement prend conscience qu'il est distinct des autres groupements des hommes, et c'est véritablement en quoi consiste la nation... L'unité subjective de la nation nous apparaît dans sa nature comme le produit d'une civilisation supérieure. Pourtant, il est possible que, depuis longtemps déjà, elle ait existé en germe, mais elle ne s'est manifestée dans toute sa force qu'à nos époques modernes"...

“Cette influence de la nation sur l’Etat dépend précisément de la force des sentiments nationaux. Du jour où l’on prend le sens d’une unité, l’on songe à fortifier cette unité et à la développer le plus possible; mais, à cette fin, il est nécessaire de faire intervenir une forte organisation, et celle-ci ne saurait exister en dehors d’un Etat (p. 209).”

Il s’est produit ensuite une évolution naturelle dans le groupement de ces éléments caractéristiques et constitutifs de la nation, qui vont jusqu’à s’ajuster à l’Etat qui l’organise politiquement, quoiqu’il y ait des Etats qui ne correspondent pas au titre de nations.

Marcello Caetano, *Curso de Ciencia Política e Direito Constitueional* (3e éd., 1959), I: 109 et suiv.) préfère le mot peuple à celui de nation “pour désigner la communauté humaine qui, pour atteindre un idéal convenable de justice, de sécurité et de bien-être, revendique l’institution de pouvoirs politiques privés qui lui garantisse un droit adapté à ses nécessités et à ses aspirations”.

<sup>2</sup> Georg Jellinek, *op. cit.*, I: 100, écrit: “L’ancien Empire Romain, avec son caractère essentiellement mondial, s’est prolongé dans l’empire du moyen âge, à la tête duquel se trouvent l’empereur et le pape. Or, les différentes parties de cet empire romain germanique ne sauraient être considérées, à proprement parler, comme des Etats.” A la page 102: “Lorsque le monde du moyen âge prit fin, les vieilles autorités qui avaient régné sans conteste se trouvèrent à bas ou du moins fortement ébranlées. A la place de l’empire du moyen âge, formation unitaire par excellence, une multitude d’Etats surgirent, conscients de leur autonomie.”

<sup>2a</sup> Verrazano, citoyen de Toscane, a écrit, pour expliquer le nom qu’il a donné à ses découvertes, lors de son voyage de 1524 — plus ou moins l’actuel Etat de la Virginie (E.U.): “toute terre rencontrée fut appelée *Francesca*, en l’honneur de notre roi François” (François I de France, qu’il servait). Voir Jacques Habert, *La vie et les voyages de Jean de Verrazane*, Montréal, 1964, 76.

<sup>3</sup> Voir A. Caetano de Sousa, *História Genealógica da Casa Real Portuguesa desde a sua origem até ao presente, com as familias illustres que procedem dos Reis* (12 vol., Lisbonne, 1735, 1748): augmentée des *Provas da História Genealógica* (6 vol., Lisbonne, 1739, 1748). La seconde édition de cette œuvre monumentale était dirigée par Lopes de Almeida et César Pegado (26 vol., Coimbre, 1946, 1955). L’œuvre du moine Teatino (1674-1759), en dépit de ses erreurs inévitables, a été, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, la source où sont allés s’abreuver tous les historiens qui sont venus après lui. Comme l’écrivait J. Verissimo Serrão, *Historiografia Portuguesa* (Lisbonne, 1962, 222): “... la vérité, la grande vérité, c’est que, transcrits pendant deux cents ans, même s’il faut en rectifier les données, les interprétations, les éphémérides et autres détails, ces livres (il fait allusion aux œuvres du XVIII<sup>e</sup> siècle de Caetano de Sousa, Barbosa Machado et Leitão Ferreira) continuent d’être une source indispensable pour le savant”.

Au sujet de la généalogie d’Alphonse Henri, il faut également consulter Jorge de Sena, *Estudos de História e de Cultura — I. A Família de Afonso Henriques* (Lisbonne, 1963), 15 et suiv. (publiée dans la revue *Ocidente*).

<sup>4</sup> “Si, du côté maternel, Alphonse Henri s’apparente aux familles royales de la péninsule, il est, du côté paternel, un prince de la plus noble lignée européenne d’alors, une lignée bien supérieure à celle des rois de la péninsule, d’après les normes de l’époque. Il descend, et rien de moins, des ducs de Saxe, des ducs de Bretagne, des ducs de Normandie, des comtes de Provence et (*si vera est fama*) de Charlemagne et d’Alfred le Grand d’Angleterre. Et comme nous l’avons indiqué, son ascendance

carolingienne était le sceau de la plus haute noblesse européenne du temps, exactement comme celle d'Alfred le Grand d'Angleterre. Les rois de France, ses cousins, ne sont qu'un petit rameau de cet arbre fécond auquel appartient Alphonse Henri. En effet, Louis VII de France (1120-1180), son contemporain, est aussi Capétien que lui: ils sont, tous deux, arrière-petits-fils de Hugues Capet (décédé en 996), chef des dynasties françaises, qui monta sur le trône à la fin du X<sup>e</sup> siècle; il réunit également sous son sceptre la France et la Bourgogne. C'est par ce Hugues que la maison royale de France et celle du Portugal descendent de "l'empereur" germain Henri I<sup>er</sup>, duc de Saxe, dont la fille Edwidge épousa Hugo, duc de Bourgogne, et donna le jour à ce Hugues Capet et à Henri le Grand, comte de Bourgogne. Hugues le Grand répartit entre ces derniers sa Bourgogne (en duchés et en comtés). Le père d'Alphonse Henri et son cousin et demi-frère Raymond descendent parallèlement de ces deux frères." (Jorge de Sena, *op. cit.*, 18).

<sup>5</sup> "Par sa bisaïeule, Alice de Normandie, Alphonse Henri descend des ducs régnants de Bretagne, de Robert le Fort et des vikings; même que son aïeul au cinquième degré, Guillaume II "Longue Epée", duc de Normandie, est le fils de Rollon (le Roux des poèmes et romances de chevalerie, et le viking qui fut le premier duc, sous le nom de Robert I<sup>er</sup>, et mourut en 931). Si Guillaume "Longue Epée" est également le fils d'une sœur ou d'une fille de Charles le Simple, voilà qui dépasse la légende. L'ascendance carolingienne ne vient pas seulement de ce côté, mais aussi des Normands par Alice d'Aquitaine, épouse de Hugues Capet et trisaïeule du comte Henri. Elle était la fille du duc Guillaume III, d'Aquitaine, et d'Adélaïde, sœur de "Longue Epée." (Jorge de Sena, *op. cit.*, 19).

<sup>6</sup> Voir Fernand Hayward, *Storia della Casa di Savoia* (2 vol., édition italienne). Récemment, la reine Marie-Joséphe, épouse d'Humbert II d'Italie, a publié en France et en Italie deux études historiques remarquables sur la famille de Savoie. Dans ces études, elle s'intéresse particulièrement à Amédée VI (1343-1383), le *Conte Verde*, et à Amédée VII, le *Conte Rosso* (1383-1391); également à Amédée VIII (1391-1451), l'anti-pape Félix V, élu après la déposition d'Eugène IV par le concile de Basileia. Il abdiqua cependant en 1449, terminant sa vie en ermite.

<sup>7</sup> "Bérenghère était la troisième femme de Valdemar II de Danemark, mort en 1241. Elle l'épousa en 1213 ou 1214 et mourut en 1220. Son règne danois coïncide sensiblement avec celui de son frère Alphonse II (dont le règne s'étendit de 1211 à 1223). Le rapprochement des couronnes portugaise et danoise était considéré, de part et d'autre, d'une importance capitale. La preuve en est que Valdemar II maria son fils (né de son deuxième mariage et son héritier) Valdemar III, en 1229, (alors que Sanche II occupait déjà le trône du Portugal) à Eléonore, fille d'Alphonse II, le frère de sa femme Bérenghère, décédée. Eléonore mourut en couches en 1231.

Valdemar II descendait des rois de Danemark, de Norvège et de Pologne, et des princes de Kiev. Son père était le fils du duc Canut Larvard (fils d'Henri II de Danemark) et d'Ingeborg (fille de Magnus III de Norvège). Sa mère, Sophie de Schleswig, était la fille du duc Magnus et d'une fille de Boleslas II, de Pologne. Celui-ci épousa une "Isiaslava", fille du Grand Duc Isiaslav et de Gertrude de Pologne, fille de Mieszko II et sœur de Casimir I<sup>er</sup> qui, (avec Marie de Russie, fille de Vladimir I<sup>er</sup>, grand-père d'Isiaslav), était le père de Boleslas II. Les sœurs du Grand Duc Isiaslav se marièrent en France, en Hongrie et en Norvège, dont Elisabeth avec Harold III de Norvège, qui était aussi le grand-père de Magnus III. Le duc Magnus, grand-père maternel de Valdemar II, était fils de Nicolas, un frère d'Eric III, qui régna également au Danemark.

Ce Nicolas (ou Niels) et trois autres rois de Danemark, étaient les fils de Sweyn II ou Sven (Sueno ou Suenon, en vieux portugais), neveu de Canut le Grand qui conquiert l'Angleterre et y régna; il épousa Emma de Normandie, veuve d'Ethelred, "the Unready". Ce grand prince Isiaslav était le fils d'Ingegerda de Norvège, fille d'Olof I<sup>er</sup> (décédé en l'an 1,000). Ce dernier avait passé sa jeunesse à la cour de Vladimir I<sup>er</sup> (l'ancêtre d'Isiaslav) avant de commander l'une des grandes attaques scandinaves (991) contre l'Angleterre et d'accéder au trône de Norvège (995). Harold III est, encore plus qu'Olof I<sup>er</sup>, un exemple de l'internationalisme et de l'inconstance qui existaient à ces époques: marié à une princesse russe, il servira dans les armées de l'empire à Constantinople.

Les fils de Valdemar II et de Bérengère de Portugal régnaient tous au détriment les uns des autres et d'un demi-frère, marié à leur cousine en ligne directe. Ainsi, Eric VI, Abel et Christophe I<sup>er</sup>, qui détenaient le pouvoir de 1242 à 1259 (alors que régnaient au Portugal Sanche II et Alphonse III) sont les arrières petits-fils d'Alphonse Henri et les cousins en ligne directe de ces rois portugais. Les fils et successeurs de Christophe I<sup>er</sup>, Eric VII et Eric VIII, sont également les neveux de notre Alphonse III et contemporains de dom Dinis. Jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, la lignée de Bérengère se maintint en droite ligne avec le trône danois; et c'est comme parent qu'Eric IX (qui régnait en Suède et en Norvège) reçut l'Infant Pedro de Portugal, fils de Jean I<sup>er</sup>, quand le prince des *Sete Partidas* visita le Danemark. Ils étaient en effet cousins au sixième degré..." (Jorge de Sena, *op. cit.*, 72 et suiv.)

On décèle chez cet écrivain des imprécisions chronologiques au sujet de la famille royale de Danemark. Ainsi, Valdemar II eut pour successeur son fils Eric IV (en danois Erik) qui se querella bientôt avec ses frères au sujet des prérogatives royales. L'un d'entre eux, le duc Abel de Schleswig, se proclama roi et fit assassiner Eric, en 1250. De nouvelles luttes reprirent, et la mort du monarque provoqua des guerres intestines. Un de ses frères, Christophe I<sup>er</sup>, lui succéda sur le trône. La ligne de succession d'Abel était brisée, mais le Schleswig souffrit pendant longtemps des craintes et des luttes: cette province, en liaison étroite avec celle de Holstein, était en train de se germaniser.

Eric V lui succéda et fut assassiné dans des circonstances assez mystérieuses. Vint ensuite Eric VI (1286-1320). Entre-temps et simultanément, il entra en lutte ouverte contre la noblesse qui cherchait à limiter les pouvoirs du roi, ayant même créé à cette fin un parlement (*parlamentum*) aristocratique (1250). Eric VI tenta de restaurer les anciens pouvoirs monarchiques, mais sans grand succès. Son frère Christian II lui succéda et sa mort, survenue en 1332, laissa le royaume sans monarque jusqu'en 1340. Valdemar IV (1340-1375) accéda au trône grâce à la médiation des princes germaniques et de la ligue hanséatique. La lignée masculine de la dynastie régnante se termina avec ce souverain, alors que le Conseil privé proclama roi Olof (1375-1387), fils de sa sœur Margarida et du roi Haakon VI de Norvège, héritier de la couronne de Suède où régnait alors Albert de Mecklembourg, cousin d'Haakon. Comme on le dit dans le texte, Margarida survécut à son mari et à son fils, réussissant à réunir sous une même couronne les trois royaumes scandinaves. Elle prépara le règne d'un petit-fils de sa sœur, le duc de Poméranie, fils de Vartislav VII de Poméranie et de Maria, fille d'Henri de Mecklembourg qui régna sous le nom d'Eric VII (né en 1382, couronné en 1397, déposé en 1439 et décédé en 1459). Larsen, dans son travail publié dans le *Boletim da Academia das Ciencias* auquel nous allons faire allusion, dit qu'il a régné de 1412 à 1439. C'est un neveu qui lui a succédé, Christophe de Bavière, fils de sa sœur, et qui régna sous le nom de Christophe III (1439-1448). A sa mort, l'union

scandinave, qui n'avait jamais été très solide, fut dissoute. Le comte Christian d'Oldembourg régna alors sous le nom de Christian I<sup>er</sup> (1448-1481). Ce monarque réussit, après de nombreuses tentatives, à réunir sous la couronne du Danemark le Schleswig et le Holstein, à la condition cependant que les deux pays demeurent indivis.

Au sujet de la visite de dom Pedro au Danemark, Sofus Larsen écrit *The discovery of North America twenty years before Columbus* (Copenhague et Londres, 1925). Cette œuvre avait été publiée auparavant, bien qu'en résumé, dans le *Boletim de classe de Letras da Academia das Ciências de Lisboa*, XV: 214 et suivantes (Lisbonne, 1921), sous le titre: "La découverte du continent de l'Amérique septentrionale en 1472-1473 par les Danois et les Portugais", qui est lui-même le résumé d'un mémoire de l'auteur, intitulé: "Danmark og Portugal i det 15de Aarhundrede", publié dans la *Aarboeger for Nordisk Oldkyndighed og Historie* (1919, IX, fasc. 3 et 4: 236 à 316, Copenhague), note 2, p. 26: "Shortly after Sigismund had concluded peace with the Turks in 1424 (see K. Erslev, *Erik of Pommern*, 102), Dom Pedro must have left the court of the emperor, for at Michael Mass 1425 he arrived in England (see Oliveira Martins, *The Golden Age of Prince Henry the Navigator*, translated by J. Johnston Abraham & W. Edward Reynolds (London, 1914, 119). Several authors related that on this occasion he also visited King Erik in Denmark. This is possible of course, but I have nowhere been able to find any evidence in support of this assertion. His succeeding visit to the Netherlands is, however, beyond doubt. The accounts of the expenses connected with his festive reception are still extant (Oliveira Martins, l.c.p. 122-23).

Voir J. H. S. Birch, *Denmark in History* (Londres, 1938); J. Danstrup, *A History of Denmark* (Copenhague, 1949); Americo Faria, *Princesas Portuguesas Rainhas no estrangeiro* (Lisbonne, 1963), les deux chapitres qui sont consacrés à "l'Infante D. Bérange, reine de Danemark", 45 et suiv.; et "D. Léonore, seconde reine portugaise de Danemark", 53 et suivantes.

<sup>8</sup> Voir Patrick W. Montague-Smith, *The Royal line of succession, with genealogical tables*, arbre généalogique aux pp. 9 et 10: "The House of Anjou — part II — divided into its branches of York and Lancaster". Il s'y glisse également une erreur importante quand on dit que Philippa, sœur d'Henri V d'Angleterre (1413-1422) et fille d'Henri IV (1399-1413), épousa Eric X du Danemark puisque, on l'a vu, il s'agit d'Eric VII. Jorge de Sena, de son côté, lui assigne le chiffre IX.

<sup>9</sup> Sofus Larsen, *op. cit.*, 23: "King Erik's queen, Philippa, and Dom Henrique were cousins. His mother, who also bare the name Philippa, was one of the sisters of King Henry IV of England, the father of the Danish Queen Philippa. On his journey abroad in 1424 King Erik must have met, at the court of the Emperor Sigismund, Dom Henrique's slightly older brother, Dom Pedro, who had for a long time served the emperor in the war against the Turks and did not tender his resignation in order to continue his journey to England and the Netherlands until peace had been concluded in 1424. Under these circumstances the two related princes had the best of opportunities to get more closely acquainted, and Dom Pedro, who on his prolonge journeys in foreign countries collected geographical works for his brother, would probably also speak to the king about his brother (l'Infant D. Henrique) and his interest which were already then very pronounced."

<sup>10</sup> Voir Francis M. Rogers, *Travels of Infante D. Pedro of Portugal* (Cambridge, Massachusets, 1961). Récemment, la description fantastique du voyage de dom Pedro, par Gomez de Santisteban, dans ses éditions connues, fut présentée, dans une magnifique publication de la Compagnie

de diamants d'Angola, par le même auteur américain et professeur à l'université d'Harvard, qui a consacré plusieurs années à ce sujet. *List of Editions of the Livro del Infante don Pedro de Portugal* (Lisbonne, 1959), Publicações culturais da Companhia de Diamantes de Angola, n° 47; Gomez de Santisteban, *Libro del Infante Don Pedro de Portugal, publicado segundo as mais antigas edições por Francis M. Rogers* (Lisbonne, 1962).

La première édition espagnole de cette œuvre, que l'on peut presque ranger parmi les fantaisies de Sir John Mandeville, est publiée vers 1522. L'édition suivante date de 1547. Les deux portent le titre de: *Libro del Infante do Pedro d'Portugal*. El qual anduuo las quatro *partidas del mundo* (S. Larsen, *op. cit.*, 26, note 1). D'après Rogers, on connaît 64 éditions espagnoles et 75 éditions portugaises de cette œuvre.

Francisco Leite de Faria, "A visita do Infante D. Pedro a Pádua e algumas edições do folheto que descreve as suas imaginárias viagens", dans la revue *Studia* (nos 13-14 de janvier et de juillet 1964, Lisbonne), 377 et suivantes, indique 72 éditions espagnoles et 79 éditions portugaises.

<sup>11</sup> Histoire de l'Europe, *Opera quæ existant omnia Basilæ ex off. Henricpetrina*. S. a. p. 445, Larsen, *op. cit.*, 26, note I.

<sup>12</sup> De tous les objets rapportés, dit-on, par l'infant dom Pedro, de son long voyage en Europe, le plus important est sans doute le livre de Marco Polo racontant ses voyages en Orient. Il est mieux connu sous le titre de *Il Milione*, comme l'appelait l'auteur lui-même, à cause des richesses extraordinaires qu'il mentionne à tout moment. Comme l'écrivait Jaime Cortesão (*Os Descobrimentos Portugueses*, I: 81) "Le livre de Marco Polo, à côté de beaucoup de légendes et pures fantaisies, comporte des données très précises et exactes sur l'ethnographie et — pour nous très importantes — informations sur les voies maritimes du commerce et moyens de navigation dans l'Océan Indien". Il fut imprimé à Lisbonne par Valentim Fernandes en 1502, *Marco Paulo*. En 1922, Francisco Maria Esteves Pereira en a fait une nouvelle édition.

Dans la lettre qui précède la première édition, dédiée au roi Manuel, Valentim Fernandes écrit: "Sobre esto ouui nesta vossa cidade Rey prudentissimo que o presente liuro os venezianos teuerom escondido mujtos annos na casa do seu thesouro. E no tempo que ho Iffante Dom Pedro de gloriosa memoria vosso thyo chegou a Veneza e depois das grandes festas e honrras que lhe foram feitas pellas liberdades que elles tem nos vossos regnos, como por ho elle merecer, lhe offereçerom em grande presente o dito liuro de Marco paulo, que se regesse por elle, pois desejava de veer e andar pello mundo. Ho qual liuro dizem que esta na torre do tombo. e esto se assy he quem ho sabera melhor que a vossa real Senhoria."

Il semble n'y avoir aucun doute que ce fameux volume existait dans la bibliothèque du roi Duarte (1433-1438), frère de l'infant dom Pedro et de dom Henri, puisqu'on peut lire dans le catalogue: *Marco Paulo latin e linguagem em hum volume* (voir notre travail, *Em Demanda do Cataio — a viagem de Bento de Goes à China (1603-1607)*, Lisbonne 1954).

Mais l'Infant ne se serait pas limité à ce livre célèbre. Ainsi, Antonio Galvão, dans le *Tratado que compôs o nobre e notavel Capitão Antonio Galvão dos diuersos e desuairados caminhos, por onde nos tempos passados a pimenta & especiaria veyo da India ás nossas partes, & assi de todos os descobrimentos antigos & modernos, que são feitos ate a era de mil & quihentos & cincoenta com os nomes particulares das pessoas que os fizeram: & em que tempos & as suas alturas, obra certo muy notauel & copiosa* (Lisbonne, 1563 et 1731, publié en Angleterre en 1601, par Hakluyt Society en 1862, et réédité récemment par Burt Franklin, éditeur de New York: *The Discoveries of the World from their first original unto the yeers of our Lord 1555: briefly written in the Portugall tongue by Antonie Galuano,*

*Governor of Ternate, the chiefe Island of the Malucos: corrected, quoted, and now published in English; by Richard Hakluyt, sometime student of Christchurch, in Oxford, (Londini, 1601) on lit: "No anno de 1428 diz q' foy o Infante dom Pedro a Inglaterra, França, Alemanha, à casa sancta, & a outras de aquella bāda, tornou por Italia, esteue em Roma, & Veneza, trouxe de lá hũ Mapamundo q' tinha todo ambito da terra, & o estreito de Magalhães se chamaua, Cola do dragam, o cabo da Boa esperança, frunteira de Africa, & q' deste padram se ajudara ho Infante dom Anrique em seu descobrimento. Francisco de sousa tauarez me disse q' no anno de 1528 ho Infante dom Fernando lhe amostrara hũa Mapa que se achara no cartorio Dalcobaça, que auia mais de cento & vinte annos que era feito, o qual tinha toda a nauegação da India, com ho cabo de Boa esperança, como as dagora; se assi he isto, ja em tempo passado era tanto como agora, ou mais descubierto"* (Dans la nouvelle édition de Burt Franklin, p. 66 et suiv). Duarte Leite commente ce passage (*Historia dos Descobrimentos*, I: note à la page 422) en disant: "Il est possible que dom Pedro ait trouvé une mappemonde à Venise, et ce pourrait être celle de Jácome Geraldo ou d'André Branco, alors les cartographes les plus réputés de cette ville (comme le dit Teobaldo Fischer dans *Sammlung mittelalterisch Welt und See Karten italienischen Ursprungs und aus italienischen Bibliotheken und Archiven* (Venise, 1895). A. Galvão se contente de rapporter des ouï-dire et ajoute même des fantaisies qui permettent de douter de sa véridicité. Il est certain que l'infant dom Henri ne s'est servi d'aucune carte dans ses découvertes. Il le déclare lui-même dans sa lettre du 26 décembre, dont on fait mention au sixième chapitre de *Acerca da "Cronica dos feitos de Guinee"*. Il écrit que, dans la chrétienté, on ne savait rien des terres au-delà du cap Não à partir duquel il a commencé ses découvertes. Quant à la carte d'Alcobaça, au sujet de laquelle nous entretenons des doutes, on s'est probablement trompé, dans la notice transcrite, en rapportant son exécution antérieurement à 1408. Des critiques autorisés présumant qu'il s'agit d'un fragment de la mappemonde du Frère Mauro (voir les pp. 123-125 du vol. I du volumineux ouvrage d'Armando Cortesão, *Cartografia e cartografos portugueses dos séculos XV e XVI* (Lisbonne, 1935). Dans un tel cas, il serait possible que la carte portât une date (tout comme sa copie conservée dans la Collection Marciana, de Venise) et qui ne serait pas la date indiquée dans la notice."

Au sujet de Marco Polo et de son influence sur les cartographes du XIV<sup>e</sup> siècle, et surtout dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, consulter J. A. Williamson, *The Cabot voyages and Bristol Discovery under Henry VII* (éd. de Hakluyt Society, Cambridge, 1962), 6 ss.

<sup>13</sup> A. A. Björnbo & C. S. Petersen, *Der Däne Claudius Claussen Swart* (Innsbruck, 1909), 21; S. Larsen, *op. cit.*, 27.

Leo Bagrow und R. A. Skelton, *Meister der Kartographie* (Berlin, 1963), 110, 242 et 528. Voir aussi l'œuvre du XVII<sup>e</sup> siècle, *Dello Scoprimiento dell' Isole Frislanda, Eslanda, Engroneland, Estotilanda, & Icaria, fatto per due fratelli Zeni, M. Nicolò il Caualiere & M. Antonio, Libro Vno, col disegno di dette isole*. Nouvelle éd. de "The Hakluyt Society", Londres, 1873, avec le titre: *The voyages of the Venetian brothers, Nicolò & Antonio Zeno, to the Northern Seas, in the XIVth century, comprising the latest known accounts of the lost colony of Greenland, and of the Northmen in America before Columbus. With notes and an introduction by Richard Henry Major*; récente réédition par Burt Franklin, de New-York. L'amiral danois Zahrtmann, dans un article publié dans le 5<sup>e</sup> vol. du "Journal of the Royal Geographical Society" (1836), s'est employé à démontrer que ce voyage était une invention de Nicolò Zeno, descendant de Antonio. Major, adopte une position opposée. Nous croyons que l'amiral Zahrtmann a raison.



<sup>14</sup> Larsen, œuvre déjà mentionnée, publiée dans le *Boletim da classe de Letras* de l'Académie des Sciences de Lisbonne, *op. cit.*, 215: "L'ouvrage de Claudius Clavus fut sans doute envoyé ou par le roi Eric ou par la reine Philippa à leur parent portugais déjà si célèbre, et probablement c'est à cause de ce qu'il a lu dans cet ouvrage, du passage des pays du Nord aux pays de l'orient, qu'il a eu tant d'intérêt et tant d'envie d'entrer en relations avec la cour danoise."

<sup>15</sup> Jaime Cortesão (*op. cit.*, I: 111) écrit: "... il s'est formé une littérature géographique, en grande partie fabuleuse, et aussi scientifique, en proportion moindre, au sujet des terres inconnues situées au-delà du cercle étroit des connaissances géographiques médiévales. L'exemple caractéristique de cette littérature est le *Livre des Merveilles*, qui apparut dans la dernière partie du XIII<sup>e</sup> siècle, sous le pseudonyme de Jean de Mandeville, et qui obtint un succès et une vogue considérables. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, l'œuvre comptait déjà plus de quarante éditions, et des traductions dans la plupart des langues européennes. L'auteur, dont on dit qu'il était "le plus grand des menteurs", décrivait dans ce livre les prétendus voyages qu'il aurait faits dans tous les pays que l'on connaissait alors. Mais la matière était empruntée aux œuvres d'autres voyageurs et enjolivée par l'auteur de légendes, d'histoires de chevalerie et de renseignements d'une fantaisie délirante. On y voyait des arbres qui produisaient des moutons; des coquilles de limaçons tellement grandes qu'elles pouvaient servir d'habitations à plusieurs hommes; et des êtres humains avec une seule jambe, ou avec des têtes de chien plantées sur le thorax, qui peuplaient ce monde extraordinaire."

Duarte Leite en fait aussi mention (*op. cit.*, I: 350): "Le livre des voyages fabuleux de l'imaginaire Jean de Mandeville, dont l'auteur, Jean de Bourgogne, est qualifié par Beazley de plus grand parmi tous les menteurs, n'est qu'une suite de hâbleries entremêlées de quelques rares vérités (comme l'avait déjà signalé J. Cortesão). Il appartient au genre des recueils médiévaux de *mirabilia* à propos desquels le savant Santarém disait qu'ils réjouissent le lecteur sans le convaincre de la vérité des choses racontées..."

Cependant, il existe une partie positive à l'œuvre du prétendu Mandeville. A ce sujet, Cortesão écrit (*op. cit.*, I: 217): "L'œuvre célèbre... a contribué à répandre certaines idées scientifiques, vraies ou fausses, comme par exemple celle de la rotondité de la terre, de l'habitabilité de la zone torride, de la possibilité de naviguer sur les mers australes à l'aide de l'étoile antarctique, et finalement d'atteindre l'une des extrémités du monde connu en partant de l'autre."

La "Hakluyt Society" a réédité récemment ce livre célèbre, *Mandeville's Travels, text and translations, by Malcolm Letts*, 2 vols., Londres, 1950; J. A. Williamson, *op. cit.*, 6.

S. Larsen, *op. cit.*, 22, écrit: "Mandeville has devoted the XXth chapter of his Travels to cosmographical reflections. Here he enlarges on latitudes, on the antipodes, on the globular shape of the earth and the possibility of circumnavigating it. In this place he further speaks about navigation across the north pole and the south pole."

<sup>16</sup> Duarte Leite commente ainsi les connaissances scientifiques de l'infant dom Henri (*op. cit.*, I: 130): "... Le livre *Imago Mundi* du cardinal d'Ailly, deux fois mentionné par Zurara, est l'une des œuvres (avec *Tratado da esfera*, de John Holywood (Sacrobosco), manuel astronomique en vogue au XV<sup>e</sup> siècle) qui ont peut-être le plus contribué à instruire le grand navigateur sur la cosmographie. Il fut aussi la principale inspiration de Christophe Colomb."

J. Cortesão (*op. cit.*, I: 216) abonde dans le même sens. Voir l'édition critique de cette œuvre par Edmond Buron, *Imago mundi, par Pierre d'Ailly*,

cardinal de Cambrai et chancelier de l'Université de Paris (3 vol., Paris, 1930); J. A. Williamson, *op. cit.*: 5: "Cardinal Pierre d'Ailly, who wrote early in that century, is important less for the substance of his work than for its fortune after his death. For it came into print in the second half of the century, and so helped the scholars' learning to make contact with the minds of Columbus and other men of action. The substance was not original or new. In its remarks on the land-and-water question, and by consequence on the breadth of the Atlantic, d'Ailly's *Imago Mundi* was a repetition of Bacon's thirteenth-century *Opus Magnus*, which itself was, in this respect, a recension of the early fathers of the Church and of one or two Arab authorities who drew upon Greek works which had not then returned to Western Europe. The achievements of the medieval explorers, and of Marco Polo the greatest of them, do not appear in the *Imago mundi*, which was a revival of the classical knowledge current a thousand years before. The Ptolemaic maps were rediscovered only while d'Ailly was already at work." Williamson, à la page 177 du même ouvrage, transcrit un passage du livre de d'Ailly (ch. VIII) concernant "The sphere and the Westward passage to Asia".

<sup>17</sup> Gilles le Bouvier, *Le livre de la description des pays* (éd. Hamy, 1918), 123 et suiv. Il est important de connaître les affirmations de Bouvier et même de Mandeville (je me réfère à la circumnavigation) parce qu'elles ont probablement inspiré les objectifs fondamentaux de l'infant dom Henri et des hommes qui ont dirigé nos navigations aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles: atteindre les Indes asiatiques en contournant l'Afrique, et aussi en passant par l'Occident.

<sup>18</sup> Voir J. A. Williamson, *op. cit.*, 7 et note; également notre travail, *La découverte de Terre-Neuve* (Montréal, 1964), 92, note 40; J. Cortesão, *op. cit.*, I: 339 et 397. Dans le volume II, à la page 146 de cette même œuvre, l'illustre historien commente ainsi les découvertes des Portugais: "Au cours de cette même année 1474, déjà célèbre par la série de mesures de haute politique d'outre-mer... surgit un document d'une importance considérable: la célèbre lettre de Toscanelli, dont la découverte est due à Colomb, comme celle de tant d'autres documents importants. La lettre de Paolo del Pozzo Toscanelli, adressée au chanoine Fernão Martins, en date du 25 juin 1474, avait pour but de lui expliquer, à la demande du roi de Portugal, quelle était la route la plus courte pour arriver en Inde. Cette route, d'après le géographe florentin, devait traverser l'Atlantique de l'Est vers l'Ouest en faisant escale à l'île des Sept Cités et dans l'île de Cipango. Plus tard, Colomb accomplit son premier voyage en s'inspirant de ce projet. L'authenticité de la lettre de Toscanelli fut fortement mise en doute par Vignaud, dont la thèse provoqua, pendant nombre d'années, de violentes polémiques entre les historiens de la géographie. Depuis lors, l'opinion de Vignaud semble perdre du terrain. Après les travaux successifs d'Uzielli, parmi lesquels on trouve l'étude fondamentale d'Altolaguirre et de l'œuvre de N. Sumien, *La correspondance du savant Paolo del Pozzo Toscanelli* (une partie seulement de l'analyse du texte latin), je crois que nous pouvons considérer le débat terminé quant à la reconnaissance finale de l'authenticité de la lettre au chanoine Fernão Martins de Roriz.

Pour notre part, nous désirons souligner que Toscanelli déclare, en termes précis, que plus d'une fois, déjà auparavant, il avait causé avec Fernão Martins de ce projet de découverte (*cum tecum allias locutus sum de breviori via ad loca aromatum per maritimam navigationem*). A quel moment auraient débuté les conversations du savant florentin avec Fernão Martins? Uzielli a découvert dans les archives de Florence le journal d'un nommé Francesco Castellani. Celui-ci écrit, en juillet 1459, que Paolo del Pozzo Toscanelli lui avait envoyé demander et qu'il lui avait prêté

son "mappamondo grande storiato e compiuto di tutto" pour le montrer "a certi ambasciatori del Re de Portogallo" (*Giornale de Messer Francesco Castellani*, Archives de l'Etat de Florence, Archives de l'ancien couvent de Santa Verdiana, vol. 134). On sait, d'après les travaux mêmes d'Uzzielli, que le chanoine Fernão Martins vivait depuis longtemps en Italie, et il est très probable que déjà, à cette date, il avait rempli la mission dont le monarque l'avait chargé en 1474. Mais Alphonse V, "l'Africain", surnom qu'il reçut à cause de son désir de conquête en Afrique, n'a jamais montré le moindre intérêt envers les entreprises de découvertes. On ne peut lui attribuer, pas plus qu'à son frère, la curiosité scientifique de haute spéculation qui transparaît dans la lettre de Toscanelli. Nous croyons que l'initiative de ces conversations doit remonter à l'infant dom Henri: depuis 1459, au moins, il avait envisagé, pour le Portugal, le problème de la découverte de l'Inde par l'Occident. Après la mort du grand Infant, la continuation de l'entreprise fut interrompue par l'incompétence de ses successeurs immédiats, jusqu'à ce que le prince dom Jean assumât la direction de l'entreprise d'outre-mer. Le problème fut alors étudié sous ses aspects. Les renseignements obtenus d'un ancien collaborateur de dom Henri auraient poussé le prince à tenter de connaître le plan précis de Toscanelli et ses bases. Nous tirons donc ici la conclusion suivante: en 1474, il y avait déjà des années, au Portugal, qu'on songeait à atteindre l'Inde par l'Occident; dom Jean, à la tête de l'entreprise, recommença l'examen du projet en s'aidant tout naturellement de ses meilleurs cosmographes et en s'inspirant des résultats des toutes dernières découvertes." Voir également Duarte Leite, *op. cit.*, I: 73 ss.

<sup>19</sup> La description de ce voyage, écrite par Verrazano, s'est perdue. Il nous reste des copies et des résumés. Le plus important de ces documents existants serait le *Codex Cèllere* (aujourd'hui à la Bibliothèque John Pierpont Morgan, de New-York). Le fameux Florentin qui croyait aussi trouver l'Orient de Marco Polo de l'autre côté de l'Atlantique, eut, pendant son voyage de 1524, la preuve d'un nouveau continent entre l'Europe et l'Asie. Voir Jacques Habert, *ouv. cit.* Dans ce récent travail l'auteur oublie souvent ou modifie à son bon plaisir l'action des Portugais dans l'Atlantique nord aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Voir, par ex., le paragraphe intitulé, "La bulle du Pape de 1493. Espagnols et Portugais se réservent le Nouveau Monde" (16); paragraphe "Les Normands et les Bretons à Terre Neuve" (17); aussi "Explorations anglaises et portugaises" (18). Voir la lettre de Verrazane à François I<sup>er</sup> de France dans l'œuvre d'Hakluyt: *Divers Voyages touching the discovery of America and the Islands adjacent, collected and published by Richard Hakluyt, prebendary of Bristol in the year 1582 edited with notes and an Introduction by John Winter Jones of the British Museum* (éd. Hakluyt Society, 1850), 55; nouvelle édition de Burt Franklin, éditeur de New York, et également à la page 55: "To the Most Christian King of France, Fraunces the First. The Relation of John Verarzanus, a Florentine, of the lande by him discovered in the name of his Maiestie, written in Diepe the eight of July 1524".

Le voyage de Jean de Verrazane, au service du roi de France, eut lieu en 1524 (voir Duarte Leite, *op. cit.*, II: 268; Gustave Lanctot, *Histoire du Canada — des origines au régime royal*, I: 72).

<sup>20</sup> C'est le cosmographe Martinho de Boémia (Martin Behaim, venant de Portugal, en 1484, où il épousa D. Joana de Macêdo, fille du Flamand Jobst Hurter, que nous appelons d'Utra) qui, lors d'un voyage en Allemagne (1493) apporta la lettre du D<sup>e</sup> Jerónimo Muntzer, dont le nom devint *Monetarius*, en latin, et traduit par nous en *Monetário* (Monétaire), au roi Jean II. On y lisait entre autres:

“Considerando estas coisas Maximiliano, invictissimo rei dos Romanos, quis convidar tua majestade a buscar terra oriental de Catay mui rica, porque Aristóteles confessava em fim do livro segundo de *De Celo et Mundo*, e também Séneca no quinto livro dos *Naturais* e Pedro Aliaco, Cardeal muito letrado na sua idade, e outros barões esclarecidos confessam, digo, o principio do Oriente habitável ser achegado assaz ao fim do Ocidente habitável: são sinais os elefantes que ha muitos nestes dois lugares, e tambem as canas que a tormenta lança da praia do Oriente às praias da ilha dos Açores. São também infindos, porque assim o diga, muito certos argumentos, pelos quais demonstrativos se prova aquele mar em poucos dias navega-se contra Catay oriental.” Voir Joaquim Bensaude, *L'astronomie nautique au Portugal à l'époque des Grandes Découvertes* (Berne, 1912); Jaime Cortesão, *op. cit.*, II: 25.

On se demande si Monetário, à l'époque où il écrivait au roi de Portugal au nom de l'empereur, en recommandant le projet de Behaim, connaissait déjà les voyages de Colomb. La lettre est datée du 14 juillet 1493, et Colomb avait déjà abordé à Lisbonne le 4 mars de cette même année, au retour de sa première expédition. Duarte Leite (*op. cit.*, I: 369) croit en cette possibilité. Mais même s'il en fut ainsi, comme disait Henry Vignaud (cité par Duarte Leite, *loc. cit.*), “loin de le considérer préjudiciable (le projet) la découverte de ces quelques îles à l'Occident confirma, au contraire, la croyance que près d'elles on trouverait la terre ferme asiatique”.

<sup>21</sup> Dans son *Introdução à História das Bandeiras*, (Lisbonne 1964), I: 179, Jaime Cortesão écrit: “Déjà l'infant dom Henri admettait, comme hypothèse d'étude et d'expérience, l'existence d'un continent entre l'Europe et l'Asie. Diogo Gomes, un de ses navigateurs, affirmait dans sa *Relação* à propos de la découverte des Açores (aux environs de 1427): “A cette époque, l'infant dom Henri, désirant connaître les régions éloignées de l'océan occidental pour savoir s'il y avait des îles ou une terre ferme (c'est-à-dire un continent) au-delà de celles décrites par Ptolémée, envoya des caravelles à la recherche de ces terres.”

<sup>22</sup> Gondim da Fonseca, *Afonso de Albuquerque e Mao Tse Tung* (S. Paulo, Brésil, 1963), 42.

<sup>23</sup> La légende du Groenland, sur la carte de Cantino, est la suivante: “Esta terra é descoberta por mandado do muy / excelentissimo pncepe dom manuel Rey de / portugall aquall se cree ser esta a ponta dasia / e os que a descobriram nam chegarô a terra / mais vironla e nam viram / senam serras muy / espessas polla quall segum a opinyom dos / cosmorficos se cree ser a ponta dasia”, Francisco Fernandes Lopes, *Os irmãos Corte Real* (Lisbonne, 1957), 16, 17; dans HARRISSE, *op. cit.*; Duarte Leite, *op. cit.*, II: 35.

<sup>24</sup> Larsen, *op. cit.*, 28, donne cette traduction de la description de Clavus: “The peninsula of the island of Greenland extends southwards from a land which is inaccessible or unknown to the north on account of ice. Still, as I have seen, the infidel Carelians continually descend on Greenland in large hosts, and that no doubt from beyond the North Pole. Hence the ocean does not wash the boundary of the continent directly below the Pole as asserted by all the early authors; and the noble knight, the Englishman Mandeville, did not lie when he said that from China he had sailed towards one of the islands of Norway.”

<sup>25</sup> Faisant une critique de l'œuvre de Costa Brochado, *Infante D. Henrique*, Duarte Leite écrivait (*op. cit.*, I: 236): “... Il est faux que la légende de la “mer ténébreuse” fut prouvée par les savants les plus autorisés, puisqu'elle ne repose que sur certains écrits arabes. D'ailleurs, elle n'existait pas parmi les marins portugais, comme on devait en conclure par le silence que garde Zurara dans sa chronique de Guinée: les hommes

de science les plus autorisés, que l'auteur ne nomme pas, se rient de cette superstition absurde, encouragée par les Arabes décidés à repousser les navigateurs de la côte occidentale africaine."

<sup>26</sup> Damião Peres, *História dos Descobrimentos Portugueses* (édition commémorative du centenaire d'Henri, 1959), 52.

<sup>27</sup> Voir Jaime Cortesão, *Os Descobrimentos Portugueses*, I: 325 ss., chapitre intitulé: "A caravela e a defesa do monopólio da Guiné".

<sup>28</sup> Voir Teixeira da Mota, "A descoberta da Guiné", dans le *Boletim da Guiné Portuguesa*, nos 1, 2 et 3, de 1946.

<sup>29</sup> Damião Peres, *op. cit.*, 58, écrit: "Ceux qui se sont intéressés à cet événement ne sont pas d'accord quant à l'endroit où il se serait produit. On a cru pendant longtemps, et cette thèse se défend encore aujourd'hui, qu'en fait, Nuno Tristão et ses hommes ont péri dans le vaste estuaire du Géba, sur la foi des 60 lieues au-delà du cap Vert, que lui signale Zurara, et également d'après l'opinion de João de Barros, au XV<sup>e</sup> siècle, qui croit qu'il le confond avec le Rio Grande (aujourd'hui le Géba). C'est pour cette raison que l'on a choisi l'année 1946 comme quatrième centenaire de la découverte de la Guinée portugaise."

Roncière, suivi de Duarte Leite, Magalhães Godinho et Damião Peres, incline pour l'hypothèse non pas du Géba, mais du Gambie. Teixeira da Mota préfère l'embouchure du Salum, qui s'appelait auparavant Barbacins. Le Père Dias Dinis se prononce en faveur du Géba.

<sup>30</sup> Zurara, *Crónica*, chapitre 94. Cette œuvre de Gomes Eanes de Zurara est restée inédite jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Un érudit, le deuxième vicomte de Santarem, la publiait pour la première fois à Paris, en 1841, en y joignant un glossaire de José Roquete. C'était la reproduction d'un manuscrit (registre n° 41) de la bibliothèque nationale de Paris. L'œuvre parut avec un titre erroné, d'après Duarte Leite: *Crónica do descobrimento e conquista da Guiné* (D. Leite, *op. cit.*, vol. I: 213). Ce devrait être, comme on le dit dans le texte: *Crónica dos feitos de Guínee*.

La deuxième édition parut à Lisbonne, en 1937, avec une préface de José Bragança. La troisième édition fut préparée et commentée par le Père Dias Dinis, en 1949. Ces deux publications sont en deux volumes.

La très méritante "The Hakluyt Society" lui donna son approbation en 1896; elle parut en deux volumes, sous la direction de R. Beazley et d'Edgar Prestage, *The Chronicle of the Discovery and Conquest of Guinea*. Récemment, Burt Franklin, de New York, en a fait une nouvelle édition.

Une traduction de l'œuvre de Zurara, vient de paraître en France, sous le titre de *Chronique de Guinée*, avec préface de Léon Bourdon.

Voir Joaquim Verissimo Serrão, *História breve da Historiografia Portuguesa* (Lisbonne, 1962), 49 ss.

<sup>31</sup> João de Barros, *Asia*, dec. I, liv. I: chap. XV.

<sup>32</sup> S. Larsen, *op. cit.*, 12; le *Boletim da Ac. das Ciências de Lisboa*, œuvre citée, XV: 216.

<sup>33</sup> *Op. cit.*, I: 316.

<sup>34</sup> *Op. cit.*, I: 222.

<sup>35</sup> Eduardo Brazão, *La découverte de Terre-Neuve* (Montréal, 1964), 22.

<sup>36</sup> Il est cependant intéressant de signaler ici le voyage, que nous croyons imaginaire, de notre Melgueiro, qui a dû se produire à cette époque. Lisons ce que raconte Duarte Leite (*op. cit.*, II: 261 et suivantes):

"A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, vivait au Portugal le lieutenant de marine français, La Madeleine, chargé par son ministre, le comte Louis de Pontchartrain, de se renseigner sur les navigations et le commerce des Portugais en Orient. Au cours de sa mission, il apprit, d'un marin du Havre résidant

à Porto, l'extraordinaire odyssee, du Japon au Portugal, faite par un Portugais connu personnellement du marin français. En janvier 1700, il communiqua ces renseignements à son ministre qui les fit verser aux archives. Ils furent reproduits en 1754 dans les mémoires du français Philippe Buache, distingué géographe royal de Louis XV.

Le marin français racontait que, le 14 mars 1660, le voilier hollandais *Padre Eterno* quittait le port japonais de Cangoxima. Il était commandé par le portugais David Melgueiro, et chargé de riches marchandises orientales et de passagers hollandais et espagnols, peut-être portugais, car l'on sait qu'au cours du siècle précédent, certains Portugais avaient pénétré dans l'empire nippon. A cette époque, l'Europe était enflammée par les guerres: la Hollande contre la France, l'Espagne et le Portugal; et l'Espagne contre l'Angleterre, alliée du Portugal, qui luttait alors pour son indépendance. L'Atlantique et les mers orientales étaient infestés de navires armés pour la guerre, auxquels se joignaient les corsaires à gage. La capture du vaisseau était presque certaine s'il tentait de rentrer en Europe par la seule voie alors utilisée, c'est-à-dire en doublant le cap de Bonne Espérance, de sorte que Melgueiro se décida à risquer le tout pour le tout en passant par les mers glaciales qui entouraient l'ancien continent. Il emprunta alors le courant qui baigne les côtes orientales du Japon et s'étend jusqu'au détroit de Anian-Bering. Il contourna, à voile, l'extrémité de la Sibérie dont il longea le territoire, très probablement bien au large parce qu'il en ignorait l'existence. Au 84° de latitude Nord, il passa entre le Groenland et l'archipel du Spitzberg, et il cingla vers la Norvège, d'où il retourna, au vent d'Irlande, et se réfugia dans un port hollandais où il déposa les passagers et les marchandises. Une fois sa mission heureusement accomplie, il partit sur le *Padre Eterno* vers Porto, avec du sucre et du vin recueillis lors de ses escales, terminant ainsi un long et aventureux voyage, à une date inconnue. Il mourut dans cette cité, peu après 1673, et le marin du Havre assista à sa sépulture.

A ses mémoires de 1754, Buache ajoute une copie de la carte, datée de 1649, d'un Portugais nommé Teixeira, qui avait examiné les archives de la marine française et retracé l'itinéraire qu'il crut être celui de Melgueiro: il serait sorti du Japon par le détroit de Anian-Bering jusqu'à l'extrémité de la Sibérie, pour ensuite prendre le large, dépasser le pôle et pénétrer entre les îles du Groenland et du Spitzberg, au large de l'Irlande, et jusque vers les côtes européennes."

Or, cet itinéraire est considéré aujourd'hui comme impossible. Mais le diplomate et érudit Jaime Batalha Reis, en 1897, le présentait sous une nouvelle forme en lui faisant longer la Sibérie (*O Comércio do Porto*, du 3 février de cette année, étude rééditée dans la collection posthume de l'écrivain, Lisbonne, 1941).

Cependant, plus récemment, Teixeira da Mota réussit à identifier le cartographe mentionné (*Portugalix Monumenta Cartographica*, vol. IV), en émettant la possibilité, jusqu'ici improbable, que La Madeleine ait réellement vu en France une carte portugaise de 1649 du cartographe Teixeira. Mais on ne peut vérifier si, réellement, à la date mentionnée, un voilier hollandais du nom de *Padre Eterno* partit de Cangoxima et, ensuite et surtout, s'il était sous le commandement d'un Portugais, dont le nom ne paraît pas être nôtre, David Melgueiro ou même Melguer.

Le problème continue toujours de hanter les archives des grandes fantaisies historiques.

<sup>37</sup> Duarte Leite (*op. cit.*, I: 349) cite ce passage de Jaime Cortesão que nous reproduisons ici parce qu'il est le point capital de ce travail: "Il nous reste à vérifier comment, dans l'esprit de l'Infant, se présenta ce projet d'aller jusqu'aux Indes. Serait-ce simplement une tentative de

contourner l'Afrique ? Même si les preuves manquent, nous croyons plus que probable qu'il avait projeté également de s'y rendre par l'Occident, en s'inspirant du projet de Toscanelli et de Colomb. Le livre du cardinal d'Ailly, qui fourmille de suggestions au sujet de ce voyage et l'œuvre principale ayant inspiré Colomb, était certainement connu de dom Henri. Zurara le cite et en fait la preuve plus d'une fois dans sa propre chronique. D'ailleurs, l'Infant ne pouvait ignorer le livre des voyages de Mandeville, très bien connu à cette époque où, pour la première fois, cette suggestion apparaissait. C'est que, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, l'idée était bien répandue d'atteindre l'Orient en traversant l'Atlantique, et on le sait très bien d'après le livre de Gilles le Bouvier, écrit à cette époque."

Tout ceci a déjà été dit, mais nous l'ajoutons à titre de témoignage additionnel. Duarte Leite, au contraire, combat cette idée.

<sup>38</sup> Hans Knudsen, *Diplomatorium Christierni I* (Copenhague, 1856), 134 et suiv.; W. Christensen, *Missiver fra Kongerne Christiern I's og Hans' Tid*, II, S. 15, 1914; Sofus Larsen, *op. cit.*, 17 et suiv.; qu'Ernesto de Vasconcellos a fait connaître au Portugal dans le *Boletim da classe de Letras*, de l'Académie des Sciences, de Lisbonne (1924, XV: 520 et suiv.). La lettre a été remise à Ernesto de Vasconcellos par Sofus Larsen qui était directeur de la bibliothèque universitaire de Copenhague.

<sup>39</sup> Et voici le texte de la lettre:

"Serenissimo principi Chr [istierno] Dei gracia Dacie &c. regi consanguineo fratrique suo carissimo, Affonsus, dei gracia Portugallie et Algarbii rex Septeque et Alcassarie in Africa dominus plurimas salutes et prosperitatis incrementum. Jacundissimum nobis fuit audiuisset ex Loland perseuanti serenitatis uestre, uestram uxoris liberorumque ualitudinem, quem sepe percuntati sumus de regni statu uariisque aliis, quibus dominia uestra habundant clarissimaque sunt. que ille tanto ordine ac copia nobis retulit, ut ipsi oculis cernere ea uideremur. Etoi igitur talem perseuanti habeatis, cui merito iam necesse est afficiamini, statuimus tamen etiam laudes alias suas uobis recensere fortasse ignotas, ut magis etiam, si esse potest, eum diligatis. Nam in uariis, preliis que a magnifico comite de Uiana, oppidi nostri Alcassarie in Africa atque exercitus duce, aduersus Mauros gesta fuere, insuper et excursionibus in eorum agros, quibus nostri plures uicos igni dedere, plures depopulati sunt, in quibus non paucos captiuos ceperunt, tantam animi magnitudinem ostendit, ut tanti principis dignum uasallum se fecerit, ob eaque magnam laudem meruerit: propter quam, nam de suauissimis moribus quibus in curia nostra usus est nichil attinet referre, ut inde ad nos rediit, eum militem creauimus, certiores animi strenuitatisque sue in bello redditi ex literis diti comitis plurimisque uiris, qui cum eo simul pugne interfuerunt.

Quare rogamus uos, ut eum non tantum fidei causa, pro qua magnis periculis ac laboribus se obiecit, non tantum seruicij, quod nobis continuo prestat, sed nostra contemplacione, qui ei non parum afficimur, in omnibus que augmentum honorem utilitatemque suam concernent, eum habeatis precipue commendatum, quo intelligat literas precesque nostras apud uos ualere quantum nomine uestro ipse nobis prius retulit. Datum in oppido nostro Sintrie, XJ die Julii anno domini 1461. *El Rey-Aluarus*".

Elle était adressée au "S [ereni] ssimo principi Chr. Dei gratia Dacie &c. regi, [consaguin] eo fratrique [suo] carissimo".

<sup>40</sup> Larsen, *op. cit.*, 29 et dans le *Bulletin de l'Académie des sciences*, de Lisbonne, XVI: 217; publié dans *Documents relating to the navigation of Greenland 1521-1607*, *Danske Magazin* 5 Ser., VI: 303 et suiv.; Jaime Cortesão, *op. cit.*, II: 149 et suiv.; voir Samuel Eliot Morison, *Portuguese voyages to America in the Fifteenth Century* (Cambridge, Mass., 1940), 37 et suiv. Il est clair que cet auteur ne croit pas au voyage de João Vaz, pas plus

qu'aux arguments de Larsen. A un certain endroit, il écrit (*op. cit.*, 41) : "The João Vaz "discovery of Newfoundland in 1472" still rests on the unique testimony of one discredited storyteller, Frutuoso."

<sup>41</sup> *Op. cit.*, 29.

<sup>42</sup> Larsen, dans le travail qu'il a déjà publié dans le *Bulletin de l'Académie des Sciences de Lisbonne*, déjà cité, XV: 218, écrit clairement : "Mais ce n'était plus seulement le Groenland qu'on atteignait à cette occasion, le continent de l'Amérique septentrionale fut aussi découvert (la région autour de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent)."

<sup>43</sup> Leo Bagrow, R. A. Skelton, *op. cit.*, 409, 513. Au sujet de la cartographie scandinave, voir dans cette œuvre les pp. 240 et suivantes.

<sup>44</sup> Larsen, *op. cit.*, 32; A. A. Bjornbo & C. S. Petersen, *Der Däne Claudius Clausson Swart* (Innsbruck, 1909), 249.

<sup>45</sup> Reproduit dans la citation de l'œuvre de Larsen, 35. Gwyn Jones, *The Norse Atlantic Saga, being the Norse Voyages of Discovery and Settlement to Iceland, Greenland, America* (Londres, 1964), 69: "a somewhat shadowy pair, Pining and Pothorst, made a shadowy voyage to Greenland, and perhaps more widely about the Western Ocean, and even to Labrador, soon after 1470, thereby adding fresh shades of fantasy to Renaissance cartography and as much cloud as daylight to sixteenth-century adumbrations of the remoter North". Dans une note (page mentionnée) il admet l'hypothèse selon laquelle João Vaz aurait fait partie de cette expédition (voir aussi note 1, 59).

<sup>46</sup> Ch. IX, liv. VI — *Saudades da Terra*, œuvre composée en 1590 et 1591; la partie se rapportant à l'île Terceira a été publiée, quoique de façon incomplète et imparfaite, par Ferreira de Serpa dans *Arquivo da Universidade de Lisboa*, IV (1917).

La suite de la partie V, inédite croyons-nous, se trouve à la Bibliothèque de Ponta Delgada. Le livre I, sur les premières navigations, a été publié en 1939. Le livre II, qui traite de la découverte de l'île Madère, a déjà connu deux éditions: par Rodrigues de Azevedo (Funchal, 1873), et par Damião Peres, (Porto, 1926). Le livre III se rapportant à l'île de Santa Maria, et le livre IV au sujet de la découverte de S. Miguel, ont été publiés en 1922; le livre VI a été publié à Ponta Delgada, en 1963, précédé d'une étude de João Bernardo de Oliveira Rodrigues, qui constitue la première publication du texte intégral de l'œuvre de Frutuoso, grâce à l'heureuse initiative de l'"Instituto Cultural", de Ponta Delgada.

Joaquim Veríssimo Serrão, dans son *Historiografia portuguesa* (Lisbonne, 1962), dit de l'auteur (154): "Humaniste d'une vaste érudition et ayant vécu avec les personnalités les plus marquantes de la pensée hibernique de son temps, il n'était pas un autodidacte qui se livrait aux recherches historiques, mais plutôt un homme d'une formation solide qui poursuivait ses lectures et ses recherches dans les dossiers ecclésiastiques et notariaux de son île pour écrire une histoire complète de Madère, des Canaries et des Açores. Il recourut également aux données traditionnelles, utilisant les mémoires de certains hommes sérieux au sujet de l'origine et du peuplement des îles açoréennes." Velho Arruda, *Colecção de documentos relativos ao descobrimento e povoamento dos Açores* (Ponta Delgada, 1932), dit que l'œuvre *Saudades da Terra* "représente la première littérature historique des Açores".

Henry Harrisse, *Les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau-Monde* (Paris, 1893), 27, dit au contraire: "Ajoutons que le docteur Frutuoso, écrivain aussi prolixe que dépourvu de critique, n'était pas supérieur aux chroniqueurs de son temps. Aussi ne doit-on accueillir ses propos qu'avec une extrême circonspection."



Dans le même esprit, c'est évident, mais peut-être cette fois avec plus de raison et pour le même motif, Samuel Morison, *op. cit.*, 33 et suiv., écrit :

"Frutuoso is not to be taken seriously as an authority on history, although he is fairly reliable on family trees and local events..."

Frutuoso est né à S. Miguel, en 1522, et il obtint son baccalauréat ès arts et ès théologie à l'université de Salamanque (1549 et 1558).

<sup>47</sup> P. Antonio Cordeiro, *Historia Insulana* (Lisbonne, 1717), 250 et 311.

<sup>48</sup> Frutuoso, à un certain passage de son œuvre, celle qu'il consacre à l'île Terceira (Livre Six) (publié par Ferreira de Serpa, *Arquivo da Universidade de Lisboa*, IV (1917) : 234; nouvelle édition de 1963, déjà mentionnée, p. 67 écrivait :

"... estando sem capitão (a ilha Terceira) vieram ter a ela dois homens fidalgos, por nome, um deles, João Vaz Corte-Real, e outro, Alvaro Martins Homem, os quais vinham da *Terra do Bacalhau* que por mandado de El-Rei foram descobrir, e, informados como a ilha estava, se foram ao reino. onde o (sic) pediram de mercê por seus serviços à Infanta Dona Beatris, mulher do Infante Dom Fernando e mãe do duque Dom Diogo, das treições e sua titor, a qual lhe fez mercê dela, e ambos a partiram pelo meio e a lograram, e possuiram seus descendentes..."

Voir Henrique Braz, *Descoberta pre-colombiana de terras da América (João Vaz Corte-Real e Alvaro Martins Homem)* (Angra do Heroísmo, 1944); et également du même auteur, *A propósito da descoberta pre-colombiana de terras da América* (Angra do Heroísmo, 1945).

Harrisse adopte le même critère qu'Ernesto do Canto qui, d'ailleurs, lui avait fourni la plupart des renseignements pour le travail déjà mentionné. Ainsi, il écrivait (p. 26) : "... Notons tout d'abord que ce récit (du Père Cordeiro) est emprunté au chapitre IX du livre VI (inédit) des *Saudades da Terra*, du docteur Gaspar Frutuoso; avec cette différence que ce dernier ne parle pas de Homem comme découvreur du pays des morues". De même, Duarte Leite (*op. cit.*, I, chapitre intitulé "Portugueses na América boreal antes de Colombo", 360 :

"La première visite portugaise aux terres américaines qui nous soit connue est attribuée à João Vaz Corte-Real, sur la foi seulement de passages des *Saudades da terra*, de Gaspar Frutuoso, et plus tard d'*Historia insulana*, du Père Antonio Cordeiro, qui avait copié son prédécesseur, en lui ajoutant des inexactitudes... Le second livre qui mentionne ce fait est d'Alvaro Martins Homem et João Vaz..."

<sup>49</sup> L'acte de concession est reproduit dans la *História Insulana* avec la date erronée de 1464, au lieu de 1474. D. Brites était déjà veuve, et son mari, l'infant dom Fernando, est mort le 18 septembre 1470 (Harrisse, *op. cit.*, 27). Cet acte se trouve dans la Torre do Tombo, *Registro da Camara d'Angra*, liv. 1, fol. 243; publié dans *Francisco Ferreira Drumond, Annaes da Ilha Terceira* (4 vol., Angra do Heroísmo, 1850-1854), I : 494 et suiv.; et aussi dans Henry Harrisse, *op. cit.*, 183 et suiv. Voici les termes de ce document :

"Eu a Iffante D. Beatriz, Tetor, e curador do Senhor Duque meu filho etc. Faço saber a quantos esta minha carta virem, que havendo eu por informação estar ora vaga a capitania da Ilha Terceira de Jesus Christo, e do dito Senhor meu filho, por se afirmar ser morto Jacome de Bruges, que até agora a teve, do qual há muito tempo que alguma nova se não ha, posto que já por muitas vezes mandei a sua mulher, que a verdade dello soubesse, e me certificasse, e assignando-lhe para ello tempo d'um, e depois mais; a qual em alguma maneira com todallas diligencias que disse fizesse, me não trouve dello certidão alguma: pelo que havendo eu por certo o que me assim é dito, e esguardando o damno que é, a

dita ilha estar assim sem capitão que haja de reger, e manter em direito e justiça pelo dito Senhor, e como em ello pela dito causa se fazem muitas cousas que são pouco serviço de Deus, nem do dito Senhor meu filho; determinei prover a ello por descargo de minha consciencia, e serviço do dito Senhor. E considerando eu d'outra parte os serviços que João Vaz Corte-Real, fidalgo da casa do dito Senhor meu filho, tem feitos ao Iffante meu Senhor seu padre que Deus haja, e depois a mim, e a elle, confiando sua bondade, lealdade, e vendo a sua disposição a qual é pera poder servir o dito Senhor, e seu entender e boa descripção pera a dita ilha governar e manter seu direito e justiça, en galardã dos ditos serviços lhe fiz mercê da dita capitania da ilha Terceira, assim como a tinha o dito Jacome de Bruges, e lhe mandei dello dar sua carta antes desta. E porquanto a dita ilha não era partida antre o dito Jacome de Bruges e o Alvaro Martins, houve por bem de a partir antre o dito João Vaz e o dito Alvaro Martins e a parti pela Ribeira Secca, que é áquem da Ribeira de Fr. João, ficando a ribeira de Fr. João na parte d'Angra, a da dita Ribeira Secca pela metade da dita ilha até outra banda, como se vae do Sueste a Noroeste: e partida a dita ilha pela dela maneira, mandei ao dito João Vas que escolhesse, e elle escolheu na parte d'Angra, e deixou a parte da Praia, em que o dito Jacome de Bruges tinha feito seu assento; a a mim proveu dello, e lhe hei por feito mercê da dita parte porque da outra mandei dar carta ao dito Alvaro Martins. E me praz que o dito João Vaz tenha por o dito Senhor a dita parte e a mantenha por elle em justiça, e direito; e que morrendo elle isso mesmo fique a seu filho primeiro, ou segundo, se tal for, que tenha o cargo, pela guisa suso dita, e assim de ascendente em descendente pela linha direita e sendo em tal idade o dito seu filho, que a não possa reger, o dito Senhor ou seus herdeiros porão hi quem a reja, até que elle seja em idade para a reger. Item me praz que elle tenha em a sobredita ilha a jurdicção pelo dito meu filho e em seu nome, do civil e crime, resalvando morte ou talhamento de membro de disto venha appelação ou agravo presente o dito Senhor; porem sem embargo da dita jurdicção, a mim praz, que todos meus mandados, e correição sejam hy cumpridos, assy como em cousa propria do dito Senhor.

Outrosim me praz que o dito João Vas haja para si todos os moinhos de pão que houver na dita ilha de que lhe assi dou cargo, e que ninguem não faça hi moinhos, somente elle, a quem lhe approuver, e isto nao se entenda em mó de braço, que a faça quem quizer, não moendo a outrem, nem atafonas não tenha outrem, somente elle, ou quem lhe approuver. Item me praz que haja de todas as serras d'agua que se hi fizerem de cada uma um marco de prata, ou em cada um anno seu certo valor, ou duas taboas cada semana das que ahi costumem serrar, pagando porem ao dito Senhor o dizimo de todas as serras ditas, segundo pagam das outras quando serrar a dita serra. E esto haja tambem o dito João Vas de qualquer moinho que se hi fizer, tirando vieiros de ferrarias, ou outros metaes. Item me praz, que os fornos de pão, em que houver poya, sejam seus; porem não embarque quem quizer fazer fornalhas pera seu pão, que as faça, e não pera outro nenhum. Item me praz que tendo elle sal para vender, o não possa vender outrem, somente elle, dando-o elle a razão de meio reale de prata o alqueire, ou sua direita valia, a mais não; e quando o não tiver, que os da dita ilha o possam vender à sua vontade até que elle o tenha. Outrosim me praz, que de todo o que o dito Senhor meu filho houver de renda em a dita ilha, que elle haja de dez um de todas suas rendas, e direitos que se contem em o foral que pera ello mandei fazer. E por esta guisa me praz que haja esta renda seu filho, ou outro descendente por linha directa, que o dito cargo tiver. Item me praz, que elle possa dar per suas cartas a terra da dita ilha,

forra per ho foral, a quem lhe aprover, com tal condição que ao que derem a dita terra a aproveite até cinco annos, e não aproveitando que a possa dar e depois que aproveitada for, e a deixar por aproveitar até outros cinco annos isso mesmo a possa dar. E isso não embargue ao dito Senhor, que se hi houver terra pera aproveitar que não seja dada que elle a possa dar a quem sua mercê fôr; e assim me praz, que a dê seu filho ou herdeiros descendentes que o dito cargo tiverem. Item me praz que os visinhos possam vender suas herdades aproveitadas a quem lhe approuver. Outrosim me praz que os gados bravos possam matar os visinhos da dita ilha, sem haver ahi outra defesa, per licença do dito capitão; resalvando algum logar cerrado em que o lance o senhorio; e isso mesmo me praz que os gados mansos pasçam por toda a ilha trazendo-os com guarda que não façam damno, e se o fizerem que a paguem a seu dono, e as coimas segundo as posturas do Concelho. Item por esta minha carta peço ao dito Senhor meu filho, que prazendo a Deos, em idade fôr, lha confirme e aja por boa, e assy a façam seus herdeiros, e sobcessores, quando a elles vierem; porquanto da dita capitania lhe fiz mercê pela maneira e modo sobredito e com satisfação, e contentamento do muito serviço que tem feito, como dito é. E em testemunho dello lha mandei dar esta minha carta, assignada, e assellada do meu sello. Dada em a cidade d'Evora, a dous dias do mez de Abril de mil quatrocentos e setenta e quatro. Rodrigo Alvares a fez anno de Nosso Senhor Jesus Christo — a *Infanta*".

<sup>50</sup> H. HARRISSE, *op. cit.*, 32; MORISON (*op. cit.*, 35) publie les commentaires les plus cruels: "Services as chamberlain were respectable, but hardly in a class with discovering America".

<sup>51</sup> Gaspar Frutuoso, *Saudades da Terra*, liv. 6, chap. IX, dans la nouvelle édition de 1963, 73 et suivantes; H. HARRISSE, *op. cit.*, 2; F. FERNANDES LOPES, *Os Irmãos Corte Real* (Lisbonne, 1957), 11, note; voir également HENRIQUE BRAZ, *Descoberta pre-Colombina de Terras da América (João Vaz Corte-Real e Alvaro Martins Homem)* (Angra do Heroísmo, 1944), les renvoie (p. 15 et suiv.) à un document généalogique au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle appelé *Livro Genealogico feito por Francisco Coelho Machado, no ano de 1725*, augmenté par son petit-fils João Pedro Coelho Machado Fagundes de Melo (il appartient à João Carvalhal do Canto Brum). Ici on répète non seulement les traditions se rapportant à l'origine des Corte-Real, mais également à la prétendue découverte de la *Terra dos Bacalhaus* par João Vaz et Martins Homem. Même s'il est dépourvu de toute valeur historique probante, nous reproduisons ici ce témoignage à titre documentaire:

"Vasque Anes da Costa Corte Real, legitimo descendente de D. Raymão da Costa, frances q. ao nosso 1<sup>o</sup>. Rey D. Aff<sup>o</sup>. Enriques ajudou a tomar Lx<sup>a</sup>., cujos successores foram fronteiros Mores do Algarve, em Tavira e Sylves, teve um filho chamado João Vaz Corte Real que por md<sup>o</sup>. del Rey de Portugal tinha ido com Alvaro Mis. Homem a descobrir a terra do bacalhao e vindo por esta ilha 3<sup>a</sup> acharão estar vaga sua Capitania, por não aparecer e ser morto o seu 1<sup>o</sup>. Cap.<sup>am</sup>. Donatario Jacome de Bruges... chegarão a Lx<sup>a</sup>. os d.<sup>os</sup>. dous Companheyros pedirão a Inf<sup>a</sup>. D. Brites, tutora do Duque D. Diogo, seu f<sup>o</sup>., a cappitany da d<sup>a</sup>. Ilha 3<sup>a</sup>. q. por seus serviços e se achar vaga lha concedeu e q. hum delles a partisse e o outro escolhesse." Voir également Ernesto do Canto, *Os Corte Reais, Memória histórica acompanhada de muitos documentos inéditos* (Ponta Delgada, 1883).

<sup>52</sup> Frutuoso écrivait (p. 73 citée, du sixième volume de l'édition déjà reproduite): "E segundo alguns affirmam, os Corte Reaes são fidalgos franceses de geração, netos, bisnetos e descendantes de um Dom Reimão

da Costa, que veio aventureiro com outros muitos fidalgos como Dom Rolim, e outros que naquele tempo vieram de França, quando ajudaram a tomar Lisboa aos Mouros, pelo que os reis de Portugal os estimaram sempre muito e tiveram em grande conta...”

<sup>53</sup> H. HARRISSE, *op. cit.*, 1; António de Lima, *Nobiliário*, manuscrit, vol. I.

<sup>54</sup> Fernão Lopes, *Cronica del Rey D. Joam I*, chap. CLIX, mentionne Vasqueanes dans la liste présentée se rapportant à “algũas pessoas que ajudaram ao Maestre a defender o Reyno”.

<sup>55</sup> Xisto Tavares qui, d'après Barbosa Machado (*Bibliotheca Lusitana*, tome III) était chanoine de la cathédrale de Lisbonne, nous a laissé une œuvre intitulée *Libro dos principaes linages de Portugal*, achetée pour la Torre do Tombo par Damião de Góis, et qui s'est perdue par la suite. On connaît aujourd'hui trois exemplaires de ce travail généalogique (Innocêncio da Silva, *Diccionario Bibliografico Português*, tome VII) : celui de la Bibliothèque publique de Porto, et de la Bibliothèque de l'Académie royale d'Histoire, de Madrid, et celui de la Bibliothèque nationale de Paris. La disparition de cette œuvre avait déjà été signalée par Caetano de Sousa (*Historia Genealógica da Casa Real Portuguesa*, I: XXVIII de l'édition de 1735) qui semble cependant avoir eu en sa possession un autre exemplaire: “... dont j'ai fait une copie tirée de l'original que l'on avait confié à ladite Torre do Tombo d'où il est disparu”.

Voir H. HARRISSE, *op. cit.*, appendice XLII, *Nobiliaire de Xisto Tavares*, *Ante 1525*, 250 et suiv.

<sup>56</sup> *Nobiliarchia Portugueza* (Lisbonne, 1676), 265. Voir H. HARRISSE, *op. cit.*, 3, note 3.

<sup>57</sup> Frutuoso écrivait, dans l'œuvre citée: “Foi este João Vaz tão esforçado Cavalleiro e temido Capitão, que nunca deu batalha no mar nem na terra, que não vencesse, e tão bem afortunado, que sempre tomou aos castelhanos as maiores prezas que neste reino de Portugal se tomaram deles. E uma vez tomou uma nau de genoveses carregada de sedas e de outras mercadorias, com a riqueza da qual, e doutras prezas, que fez entrar um dia com toda a sua armada com velas e bandeiras de seda, e foi tão lustroso e custoso no trato de sua pessoa, que por dar muito lustre à corte del-rei de Portugal, dizem alguns, que lhe poz el rei este nome, Corte Real, dizendo que sua corte era real quando elle estava nela” (voir H. HARRISSE, *op. cit.*, 32 et 246).

<sup>58</sup> Fernão Lopes, chronique citée, LXXI: 3; H. HARRISSE, *op. cit.*, 4.

<sup>59</sup> Vilasboas, dans sa *Nobiliarchia Portugueza* déjà citée, écrit: “Trazia por armas a cruz simples q. elle, para memoria do successo (não sabemos qual) ajuntou às armas antigas dos Costas, pondo a em chefe em campo de prata, sobre as seis costas do escudo, assentadas em palla, em campo vermelho; tymbre hum braço armado com hũa lança de ouro, e ferro da sua cor, com bandeira de prata de duas pontas, com troços de ouro”. Cette description est confirmée dans les lettres patentes de Jean III, en date du 10 mars de 1544, à Manuel Anes Corte-Real, fils de Vasco Anes, et petit-fils de João Vaz. Voir Sanches de Baena, *Archivo Heraldico* (Lisbonne, 1873) I: 473 et 265; H. HARRISSE, *op. cit.*, 5, note 1.

Voici le document de la chancellerie de Jean III, Torre do Tombo, livre XLI, feuillet 16, qu'HARRISSE a transcrit de Sanches de Baena:

“Manuel Corte Real, filho de Vasco Annes Corte Real e irmão de Jeronymo Corte Real. Carta pela que el-rei D. João III lhe concede o seguinte brasão de seu pai: Escudo de campo vermelho com seis costas de prata em faxa, em duas palas, e um chefe de prata com uma cruz vermelha; elmo de prata aberto guarnecido de oiro, paquife de prata vermelho e ouro,

e por timbre um braço armado guarnecido de oiro, que sai do elmo, tendo na mão uma lança de oiro com o ferro de prata e uma bandeira também de prata de duas faxas, e nesta uma cruz vermelha; com todas as honras e privilégios de fidalgo por descender da geração dos Corte-Reais. Dada em Almeirim, a 10 de Março de 1544.”

<sup>60</sup> *Op. cit.*, 6 et 22, appendice n° 1, p. 178 et suiv. HARRISSE en vient à tracer, dans la première partie de son œuvre, (p. 22) un arbre généalogique qui se présente ainsi, dans la partie qui nous intéresse :

RAYMOND DE LA COSTE (?)

Vasco Anes da Costa	
Vasco Anes Corte Real I	
Vasco Anes Corte Real II	
João Vaz Corte Real I	
Vasco Anes Corte Real III	
Manuel Corte Real I	
Vasco Anes Corte Real IV	
Manuel Corte Real II	

<sup>61</sup> *Op. cit.*, 13. Il cite, à l'appui de son affirmation, un passage de Francisco Ferreira Drumond, *Annaes da Ilha Terceira*, I: 70: "... Disputou à mão armada elle e seus creados e filhos com o valente companheiro do capitão Bruges, Gonçalo Annes da Fonseca, pretendendo estender os marcos da sua capitania alem da ribeira Sêcca, onde este havia tomado sua data e habitava; e forão tão decididos e terminantes os resultados, por varias vezes, que o esbulhado Gonçalo da Fonseca foi preso, recolhido no castello dos Moinhos, unica segura prisão da ilha, e nelle esteve recluso 8 annos... O mesmo procedimento praticou injusta e deshumanamente contra João Coelho, outro companheiro de capitão Bruges, que havendo tomado uma grande data de terras, em que se comprehendia o *pico de D. Joanna*, lh'a tomou depois de rateada, dispondo della à sua vontade (Dizem que a doou a Guilherme Moniz, para casar com sua filha D. Joanna, donde o pico tomou o nome). Para sustentar posses tão injustas, a litigios de tanta importância, não haviam justiça na ilha que despachassem contra João Vaz; tudo eram suspeições, tudo agravos, não só em sua vida, senão ainda no tempo da viuva Maria d'Abarca, e filhos do doado Gaspar Corte Real."

Cette Maria d'Abarca venait de Tui, en Galiza, et l'on dit qu'elle était très belle. Quelques auteurs prétendent qu'elle fut enlevée par João Vaz. Le généalogiste Manso de Lima écrit, dans ses *Famílias de Portugal, tiradas dos melhores nobiliários do Reino*, VI (Biblioteca Nac. de Lisboa): "En se rendant à Galiza, il enleva Maria de Abarca, qui était très jolie, et était née dans ce lieu d'Abarca dont parle le Frère Prudencio de Sandoval, dans la généalogie de la famille d'Astorga."

<sup>62</sup> Le document se rapportant à la division de l'île Terceira en deux capitaineries (17 février 1474) fut reproduit par Drumond, *op. cit.*, I:

490 et suiv., document D; également par HARRISSE, *op. cit.*, 180 et suiv., document II de l'appendice. L'acte de concession de la capitainerie de l'Angra à João Vaz Corte Real (2 avril 1474) a également été reproduit dans ce travail. La première confirmation de cette capitainerie de l'île Saint-Georges (4 mai 1483) dans la Torre do Tombo, *Confirm. Geraes*, liv. 3, fol. 172, publié par Erensto do Canto, *Arquivo dos Açores*, III: 13, n° 13; dans H. HARRISSE, *op. cit.*, 186 et suiv., doc. IV de l'appendice; la confirmation en faveur de Manuel Corte-Real, dans la Torre do Tombo, *Confirm. Geraes*, liv. III: fol. 172, dans *Arquivo dos Açores*, III: 15, n° XIII; dans H. HARRISSE, *op. cit.*, 230, doc. n° XXXII de l'appendice.

Cette concession fut confirmée à João Vaz (5 avril 1488) dans la Torre do Tombo, *Confirm. Geraes*, liv. III, fol. 172, dans *Arquivo dos Açores*, III: 13, n° 13; dans H. HARRISSE, *op. cit.*, 190, doc. n° VI de l'appendice.

<sup>63</sup> Notes manuscrites de Drumond, copiées par João Teixeira Soares et communiquées à H. HARRISSE (*op. cit.*, 11) par Ernesto do Canto: "L'hôpital d'Angra fut fondé le 15 mai 1492 par João Vaz Corte Real et d'autres collègues nommés dans cet engagement qu'ils avaient pris et qui fut confirmé par ordre du roi Manuel, le 3 août 1508, et donné par ce même roi avec 10,000 réis d'allocation annuelle, par édit du 5 desdits mois et année".

<sup>64</sup> La dernière partie de cette référence des *Familias de Portugal*, de Jacinto Leitão Manso de Lima, a été citée dans une note antérieure. Voir Henrique Braz, *op. cit.*, 14.

<sup>65</sup> Frutuoso, *Livro Sexto*, éd. cit., 73.

<sup>66</sup> Morison (*op. cit.*, 35) toujours irrité par tout ce qui pouvait contribuer à accorder quelque priorité aux Portugais dans les navigations vers l'Ouest, écrit: "João Vaz Corte-Real seems to have reigned as a sort of dictator in Terceira, whose people feared him greatly, and made up stories about his prowess. It perhaps flattered them to suppose that he had knocked the Spaniards about before expending his energy on themselves; and it was natural for them to attribute to him voyages made by his locally less memorable sons. Such I suggest, is the origin of Frutuoso's legends."

<sup>67</sup> Telles sont les conclusions auxquelles arrive Larsen (*op. cit.*, 115 et suiv.): "As far as it was possible with our defective material I have now traced the results of efforts of Dom Henrique to gain easier access for his people to the alluring countries of the East by the aid of the Scandinavian rulers, to find a northern passage to India. With the circumspection and tenacity characteristic of him when his favourite plans were involved, he worked for years to realise his ingenious ideas and even here, where he was in error, or guessed wrongly, he was the great pioner of his time. The idea did not die with him, King Affonso took it up, and even some time after King Christiern's expedition the Portuguese still took an interest in it and believed in it. The younger Corte Real (Gaspar) eagerly sought, with the support of king Manuel and his two brothers, to continue the work on the base created by his father and others, but co-operation with the Scandinavian king did not now take place. At that time the Portuguese had already reached the East, the goal of their desire, by circumnavigating Africa, and henceforward they left it to other nations to find the way to it through the arctic ice. That the connection with the Dano-Norwegian kings was not kept up under these circumstances is natural enough — work in the enormous field which was now laid open was plentiful."

<sup>68</sup> Voyons ce qu'écrivit à ce sujet Henrique Braz (*op. cit.*, 7 et suiv.) : "Il est étrange que Martim da Boémia (Martim Behaim) ne fasse pas la moindre allusion, dans son *Globo de Nuremberg*, à la découverte de João Vaz et Alvaro Martins; de là on conclut à la fausseté de la nouvelle qui relate l'événement.

On dit : Martim, marin et cosmographe, est aux Açores de 1486 à 1490. Il se marie, au Faial, avec une fille du donataire Jos de Utra, la volubile Joaninha de Macedo. Il est pourtant le beau-frère du deuxième Jos de Utra, et le frère du beau-frère d'Isabelle Corte-Real, fille du capitaine donataire d'Angra, et il nierait un fait d'importance assez considérable dont João Vaz serait l'auteur ? Il se rend ensuite à Nuremberg, en 1491, fabrique le célèbre *globe*, en 1492, et il omettrait toute allusion à cet événement ?

Ce silence n'est-il pas significatif ?

C'est qu'il ne faut pas oublier les desseins de Martim Behaim.

Ne voit-on pas clairement, dans cette lettre du Monetario à Jean II et par le contrat de Fernão Dulmo et de João Afonso do Estreito, que Martim cherche surtout à s'accorder de l'importance à lui-même, à s'imposer comme astrologue ou marin et à obtenir des bénéfices personnels des expéditions maritimes ? (Voir ce qu'écrivit Duarte Leite, *op. cit.*, I : 146). N'est-il pas facile de percer ses plans et ses ambitions ? N'est-ce pas le Dr Ernesto do Canto lui-même qui lui attribue le désir secret d'être le seul véritable découvreur du continent qui, par la suite, devait s'appeler Amérique ? (*Arquivo dos Açores*, I : 440).

Behaim, comme Toscanelli, Colomb et le Monetario, croyait à la proximité des côtes orientales de Chine et des côtes occidentales de l'Europe. Il apporta, de Nuremberg, une lettre de recommandation du savant Monetario, de grande renommée, à l'appui de sa théorie déjà rejetée par la science géographique du Portugal. Behaim nourrissait le secret espoir d'obtenir l'aide que l'on réservait à Colomb. Ainsi, il est naturel qu'il prit soin de dissimuler tout ce qui, de quelque façon, et même indirectement, eût pu nuire à ses intentions. S'il connaissait les voyages de João Vaz, beau-père de son beau-frère Jos de Utra, Behaim avait intérêt à ne rien dire. Et peut-être João Vaz, par intérêt familial, désirait-il que l'histoire de ses expéditions maritimes ne sortent pas du cercle familial ?

La thèse opposée est défendue par Henry HARRISSE (*op. cit.*, 28 et suiv.) :

"Rappelons enfin qu'on possède encore un globe terrestre construit à la demande des autorités municipales de Nuremberg, en 1492, sous les yeux de Martin Behaim et suivant ses indications. Sur le vélin dont ce globe est recouvert, les possessions des Portugais et leurs découvertes maritimes sont nettement tracées. C'est ainsi qu'on lit dans les parages des îles africaines : 'Ces îles furent découvertes par les navires qu'envoya le roi de Portugal, l'an 1484'; et sur le cap de Bonne Espérance : 'Ici l'on érigea les colonnes du roi de Portugal, le 18 janvier 1485'. Ces légendes, il est vrai, ne concernent que le sud, mais le savant cosmographe connaissait aussi bien les régions septentrionales; il note même la morue ou *stokfish*, et paraît en limiter la provenance à l'Islande. Il indique également des terres au nord, mais elles sont anonymes et ne portent ni pavillon portugais ni légendes rappelant, comme dans les autres parties de son globe, les découvertes accomplies par les marins du Portugal. Ces délimitations septentrionales sont, il est vrai, purement imaginaires, mais elles prouvent que l'attention de Behaim avait été portée de ce côté, et qu'il a inscrit tout ce qu'on savait dans son pays d'adoption, à l'époque où son globe a été construit, des régions de l'ouest et du nord-ouest.

Behaim, nous l'avons vu, était le beau-frère du gendre de João Vaz Corte-Real. Il vécut aux Açores, à Fayal, de 1486 à 1490, et João Vaz Corte-Real lui-même passa dans une île de cet archipel très rapprochée de Fayal, à Terceira, les dernières années de sa vie. Ils ont dû se rencontrer. La cosmographie était la science spéciale de Behaim, et les découvertes maritimes, à l'époque surtout des grandes explorations accomplies par les deux Dias, devaient être l'objet principal de ses méditations.

Peut-on supposer qu'il n'en parla jamais avec João Vaz Corte-Real ? Comment se fait-il, cependant, que lui aussi ignore la découverte de la terre des Baccalaos, et qu'il omette de mentionner un voyage datant au moins de l'année 1474, dont l'honneur rejaillissait sur une famille à laquelle il était allié ?

Voir Duarte Leite, *op. cit.*, I: 368 et suiv.; Larsen, *op. cit.*, 79.

<sup>69</sup> Henrique Braz, *op. cit.*, 8, passage cité précédemment; S. Larsen, (*op. cit.*, 81) écrivait: "The brothers (Gaspar, Miguel et Vasco Corte Real) then, had probably inherited from their father a knowledge of these tracts of land which he had once seen, and it is quite possible that the old João Vaz Corte Real wanted to keep this great chance for his own sons, and for that very reason was somewhat reticent to Martin Behaim on that subject." Dans ce travail du même auteur déjà cité (*Boletim da classe de Letras da Ac. das Ciências de Lisboa*, XV: 221) il écrivait: "Il y a des raisons pour soupçonner, que João Vaz Corte Real a considéré toute sa vie cette aventure comme un secret de famille et a gardé pour ses fils les indications exactes sur son voyage.

Certainement il ne craignait pas que le gouvernement portugais révélât son secret. Par principe, le gouvernement portugais gardait, autant que possible, ses secrets géographiques et c'est sans doute seulement grâce aux agents italiens à Lisbonne que par des voies souterraines, au commencement du 16<sup>e</sup> siècle, la description du voyage fut connue et circula çà et là parmi les savants étrangers."

Duarte Leite (*op. cit.*, I: 368 et suiv.) formule le commentaire: "Ce secret de famille, déjà invoqué par Sofus Larsen, est un pur enfantillage."

<sup>70</sup> Duarte Leite, *op. cit.*, I: 369 et suiv.; S. Larsen, *op. cit.*, 78.

L'atlas de Fernão Vaz Dourado fut publié il y a quelques années par la Livraria Civilização, de Porto, et inclus dans la *Portugalix Monumenta Cartographica* d'Armando Cortesão et de Teixeira da Mota. Il l'avait déjà été par Fr. Kunstmann *Entdeckung Amerikas* (1859).

<sup>71</sup> Duarte Leite (*op. cit.*, I: 370) écrit: "Tous ne sont pas d'accord quant à l'interprétation des inscriptions *terra de Jã Vaz* et *b. de Jã Vaz*, que l'on voit sur cette carte (de 1534, bibliothèque Riccardina), pas plus d'ailleurs qu'avec la citation de Vaz Dourado, où la dernière syllabe est surmontée d'un trait indiquant qu'il s'agit d'une abréviation. D'autre part, certains interprètent l'appellation abrégée comme étant *Alvarez*. S'il en est ainsi, ce navigateur serait João Alvares Fagundes, Portugais qui, avant et après 1521, découvrit des terres situées près de celles qui ont toujours porté le nom des Corte-Real. Il faut rejeter cette interprétation. L'appellation abrégée s'applique bien à Vaz: il est inconcevable que pour abrégier Alvarez, on supprimât la première syllabe où tombe l'accent tonique. De plus, les découvertes de Fagundes ont été faites au sud de la Terre des Corte Real et ces deux inscriptions sont au nord de ces terres, sur la Terre du Labrador: cette position indique donc que si elles sont attribuées à João Vaz, ce n'était pas la Terre des Morues."

Voir notre travail *La Découverte de Terre-Neuve*, 75; H. P. Biggar, *Les Précurseurs de Jacques Cartier, 1497-1534* (Ottawa, 1913), XXII et



127 et les suivantes; Gustave Lanctot, *Histoire du Canada* (Montréal, 1962), I: 71.

<sup>72</sup> "... Les rois investissaient les marins de prérogatives spéciales. Certains, de simples marins qu'ils étaient, devinrent des pilotes et furent dans ce domaine, tellement estimés par la cour, qu'ils méritèrent d'accéder à de grands titres de noblesse. Certains prirent l'habit du Christ. A d'autres, le roi accorda l'honneur de devenir chevaliers ou écuyers dans sa maison." Henrique Braz, *op. cit.*, 16. Frazão de Vasconcelos, *Pilotos das Navegações Portuguesas dos séculos XVI e XVII* (Lisbonne, 1942), 89.

<sup>73</sup> Voir H. HARRISSE, *op. cit.*, 32 et suivantes; passages de Gaspar Frutuoso, document XLI de l'appendice, 245 et suiv.

<sup>74</sup> Voir la curieuse argumentation présentée dans ce sens par Larsen, *op. cit.*, 85 et suiv.

<sup>75</sup> Voir le récent travail de Guyn Jones, *The Norse Atlantic Saga, being the Norse Voyages of Discovery and Settlement to Iceland, Greenland, America* (Londres, 1964); aussi *The voyages of the Venetian brothers Nicolo & Antonio Zeno...* dans la réédition de Burt Franklin, de N.Y.

<sup>76</sup> Afonso Lopes Vieira, *Em Demanda do Graal*, poésie "Pois Bem!", 269 et suiv.

<sup>77</sup> Jaime Cortesão, *op. cit.*, II: 156 et suiv.

<sup>78</sup> Charles de la Roncière, *La carte de Christophe Colomb* (Paris, 1924), 28; J. Cortesão, *op. cit.*, 157.

<sup>79</sup> *Divers voyages touching the discovery of America and the islands adjacent, collected and published by Richard Hakluyt, Prebendary of Bristol in the year 1582, edited with notes and an Introduction by John Winter Jones, of the British Museum* (éd. "The Hakluyt Society" 1850); nouvelle édition de Burt Franklin, éditeur, (New York), 7:

"A verie late and great probabilitie of a passage by the North-West part of America in fifty-eight degrees of Northerly Latitude.

\*  
\* \* \*

An excellent learned man of Portingale, of singular grauety, authoritie, and experience, tolde mee very lately, that one *Anus Cortereal*, Captayne of the yle of Tercera, about the yeare 1574, which is not about eight yeres past, sent a Shippe to discover the North-west passage of America, and that the same shippe arriuing on the coast of the saide America, in fiftie eyght degrees of latitude, founde a great entrance exceeding deepe and broade without all impediment of ice, into whiche they passed about twentie leagues, and found it alwaies to trente towarde the South, the lande lying lowe and plaine on eyther side: And that they perswaded them selues verely that there was a way open into the south sea. But their victailes fayling them, and being but one shippe, they returned backe agayne with ioy. This place seemeth to lie in equal degrees of latitude with the first entrance of the sounde of Denmark, betweene Norway and the head land, called in Latin *Cimbrorum promontorium*, and therefore like to bee open and nauigable a great part of the yeere. And this report may be well annexed unto the other eight reasons mentioned in my epistle dedicatorie, for prooffe of the likelihood of this passage by the north-west."

L'éditeur ajoute une note:

"This statement is extremely vague. There can be no doubt but that the "great entrance" mentioned in the text was Hudson's Straits; but, unfortunately, we have no further account of this expedition. It is, to

say the least, singular, that the names of Gaspar Cortereal and his descendant or relative Anus (or Joannes), should be connected with two independent discoveries of this great inland sea, at the distance of nearly eighty years from each other."

Il nous semble y avoir ici double confusion: celle de l'auteur et celle de l'éditeur. *Anus* pourrait se rapporter à João Vaz ou à deux de ses fils, Gaspar et Miguel. On ne connaît pas d'autres expéditions de Corte Real.

Voyons comment s'attaquent à ce problème les historiens modernes du Canada:

Gustave Lanctot, (*Histoire du Canada — des origines au régime royal* (Montréal (Canada) 3<sup>e</sup> éd., 1962), I: 63: "Dans l'intervalle, depuis une dizaine d'années, probablement sous l'impulsion des récits classiques, des légendes du Moyen-âge, et du souvenir du Groenland, qui figure sur la carte de Clavus dès 1431, d'autres nations s'étaient mises à la recherche de terres dans l'Atlantique. Christian I<sup>er</sup> du Danemark aurait expédié, vers 1472, deux navires sous le pilote polonais Jean Scolp, qui se heurtèrent au Groenland et aux glaces arctiques sans pouvoir pousser plus loin. C'est par confusion toponymique que l'on a cru qu'ils avaient touché au Labrador actuel, dont le nom désigna d'abord l'ancien Groenland." Non seulement à cause de cette dernière affirmation, mais également parce qu'à ce propos, on l'a mentionnée dans l'œuvre de Sofus Larsen, on constate que cet illustre historien n'accepte pas la thèse de l'écrivain et érudit Danois. La note à ce passage se lit ainsi: "Sofus Larsen, *The discovery of America twenty years before Columbus* (London, 1925). Cette thèse est attaquée par Samuel Eliot Morison, *Portuguese Voyages in the Fifteenth Century* (Cambridge, 1940), 33-41; J. N. L. Baker, *Histoire des Découvertes géographiques et des Explorations* (Trad. de Planiol), (Paris, 1949), 73-74."

De son côté, W. L. Morton (*The Kingdom of Canada, a general History from earliest times* (Toronto, 1963), 8, accepte la thèse de Larsen mais le but de l'expédition mixte lui semble obscur et les objectifs atteints, inconnus. Il admet cependant qu'il aurait pu atteindre les côtes du Nouveau Monde:

"... This loss of the remotest colony of the Norse Atlantic realm did not mean, however, that the northern route to America which the Norsemen had established was lost from the knowledge and minds of European men. The sagas preserved the history of the discovery of Markland and Vinland, while the sailing directions of the Norse mariners were also preserved in the sagas and, no doubt, in the oral maritime tradition of the north. Danish seamen, moreover, voyaged once at least to Greenland between 1471 and 1480. The King of Portugal, pursuing the Portuguese exploration of the Atlantic, approached the King of Denmark, and the two organized the expedition. Two Norwegian skippers Pining and Pothurst, commanded a mixed Danis and Azorean force, the Azoreans under one João Corte Real. The details and the purpose of this voyage are obscure, and our knowledge of it is largely conjectural. How far they sailed is not known; certainly to the east coast of Greenland and perhaps even to Labrador and Newfoundland, or Land of the Baccalos (sic) (cod fish), where the Corte-Real's of the next generation were to explore. But the expedition is not to be regarded only as the last use of the northern route by Scandinavian seamen. It was rather the first use of the old Norse sea-route by seamen who sought, like their Norse predecessors, new fisheries and new sources of trade. Among these the merchants and seamen of the fifteenth century in the Iceland fisheries were foremost and chief. And on their prosaic tacking along the old route a Venetian navigator and adventurer — John Cabot, as the English called him — was to impose his theory of the

practicability of a voyage in northern latitudes to the coasts of Asia and the spiceries of the Far East. Columbus had, it is thought, visited Iceland but decided against the use of the northern route."

Tryggvi J. Oleson, *Early Voyages and Northern Approaches (1000-1632)* (Toronto, 1963), 117 et suiv., est le premier d'une série de dix-sept volumes qui constitueront une histoire complète du Canada, sous la direction de W. L. Morton et de D. G. Creighton. Quatre volumes ont déjà été publiés dans cette série. Les autres sont: volume III: W. J. Eccles, *Canada under Louis XIV, 1663-1701* (1964); vol. IV: Gerald M. Craig, *Upper Canada, 1784-1841* (1963); vol. XI: W. L. Morton, *Confederation, 1857-1873* (1965). Il s'inspire également de Sofus Larsen, mais confond quelque peu les personnes et les faits qui nous intéressent:

"Around 1470 we find in Denmark two Portuguese noblemen, João Vaz Corte Real, a brother (sic) of Gaspar, and another whose identity is not known. At the request of Alfonso V, Christian I undertook to convey these Portuguese emissaries to his lands west of the Atlantic. To head his expedition which, if it be true that communications with Greenland lasted until the end of the fifteenth century, would be only routine, the king chose two of his most trusted admirals, the Germans Didrik Pining and Hans Pothorst. The pilot was an Icelander or Greenlander, Jon Skulason, referred to in the sources as Joh. Scolvus, or in like terms. This expedition sailed in the 1470, reached Greenland late in that year, and wintered there. In 1471, the two Portuguese may have set out from Greenland on the Icelanders' boats, which still made annual voyages to Baffin Island, Labrador, and possibly Newfoundland. Returning to Greenland in 1471, they again wintered there and in 1472 either made another expedition to the lands of the Canadian Arctic or returned to Norway reaching home in Portugal either early in 1473 or 1474." Dans ses affirmations qui nous paraissent, parfois difficiles à vérifier ou à éliminer complètement, Oleson adopte, d'une certaine façon, les critères et les déductions de Larsen, comme nous l'avons déjà mentionné, et également ceux de Jon Duason (*Landkonnum*) et autres. Dans l'ensemble, le point de vue que présente le distingué historien canadien ne nous semble pas acceptable. Voir aussi du même auteur, *The Norsemen in America* (Ottawa, 1963), 19: "On the ships of Danish king, Portuguese envoys sailed to Greenland and possibly farther in the 1470's and again in the 1490's [?]. There was much intercourse between the Danish and Portuguese courts during the latter half of the fifteenth century."

A. B. Perlin, *The Story of Newfoundland, 1497-1959* (Newfoundland, 1959), 13 écrit:

"In the Azores archipelago is the island of Terceira of which the captain general, twenty years before Cabot's first voyage to Newfoundland, was João Corte Real. There was a tradition that he had sailed to the unknown west and discovered land. This may have been the inspiration for the subsequent ventures of his three sons, Gaspar, Miguel and Vasco."

Un Brésilien, A. J. da Silva d'Azevedo, dans un travail récemment publié à Lisbonne (1964) *Americas, un corolário de Sagres*, p. 99, sans mentionner la découverte de nouvelles sources, affirme: "Une campagne (le voyage luso-danois), fut entreprise à laquelle participèrent les pilotes João Vaz Corte Real et Alvaro Martins Homem. Comme il s'agissait de marins de l'école de l'Infant, ils étaient scientifiquement et techniquement prêts à diriger l'expédition dans les conditions les plus difficiles."

Charles Michael Boland, dans une œuvre de divulgation, *They all discovered America, an absorbing, imaginative account of the explorers who came to America centuries before Columbus*, New York, 1961, consacre le chapitre 19 de la p. 381 et les suiv. à un présumé voyage de João Vaz, en s'appuyant beaucoup sur l'œuvre de Larsen.